

LE COURRIER DES ÉTATS-UNIS,

JOURNAL POLITIQUE ET LITTÉRAIRE.

New-York.

VOL. III.

NEW-YORK, SAMEDI, 24 JUILLET 1830.

NO. 43

FRANCE.

On lit dans le *Pilote du Calvados* (Caen), du 31 mai :

Nous apprenons qu'une partie des troupes de la garde royale dirigées de Paris sur notre département, a reçu ordre de rétrograder : le reste est attendu, comme nous l'avons dit, lundi et mardi. Sans doute ce contre-ordre aura été donné d'après les renseignements que le nouveau lieutenant-général, M. de Latour-Foissac, aura transmis sur l'état calme du pays. Aucun désordre n'a eu lieu sur un point quelconque, et le commandant de la division a pu juger par lui-même qu'un grand déploiement de forces n'était pas nécessaire, attendu que le service volontaire, régulier et actif que font les habitants des campagnes est de nature à prévenir le mal.

Un nouveau détachement du 4^e a été disséminé dans la commune de Mondeville, près Caen. Plusieurs maires de notre arrondissement ont présenté à M. le préfet des réclamations sur ces mesures militaires, le priant de laisser la surveillance entière aux habitants de leurs communes. Nous ne savons quel égard l'autorité aura à ces demandes.

Le 24 mai, vers six heures du soir, le feu se manifesta dans un village de la commune de St.-Martin de Sallen, canton d'Harcourt, à l'extrémité de notre arrondissement ; une petite maison manable fut consumée. Le 26 vers la même heure, et dans une maison voisine, une tentative du même crime fut commise.

Informés de ces crimes, nos magistrats se sont transportés sur les lieux, et, par suite de l'instruction qu'ils ont faite, hier l'après-midi on a vu arriver, escortés par la gendarmerie, deux individus inculpés. Ce sont le nommé Gauquelin, âgé de 75 ans et une fille Marie Pauline, âgée de 28 ans. Il paraît qu'il y a peu de charges contre le premier, mais qu'il en existe de très-graves contre la fille Marie.

Des lettres contenant menaces d'incendie ont été jetées, il y a quelques jours dans la commune de Biéville, arrondissement de Bayeux, sur la lisière de la Manche. On les a trouvées, dit-on, dans la cour d'une ferme où un détachement de soldats est logé et a établi un poste.

(Bayeux, 28 mai.) Le feu a été mis avant-hier à une maison dans la commune de Blay, à deux lieues de Bayeux et dans celle du Vernay, également distante, à la maison d'un pauvre particulier. On a arrêté le lendemain dans cette commune un individu fortement soupçonné d'être l'auteur de cet incendie, et il a été immédiatement amené par les habitants eux-mêmes à Bayeux, chez M. le procureur du Roi, et de là transféré dans la maison d'arrêt.

La semaine dernière, deux individus, d'assez mauvaise mine, parcouraient une commune de l'arrondissement de Bayeux, en vendant des chansons, et se disant autorisés à engager les cultivateurs à veiller sur leurs propriétés. Un cultivateur, chez lequel ils se présentèrent, n'eut point de foi à leur mission et leur demanda leurs passeports. Comme ils n'en avaient point, il les fit arrêter par le garde-champêtre, et on les a amenés dans la prison de Bayeux.

Le commerce et l'agriculture se ressentent de l'état d'anxiété dans lequel sont les propriétaires et cultivateurs, qui n'osent quitter de chez eux pour aller aux foires et marchés. Il règne dans tous les esprits une inquiétude vague et une défiance désolante. Espérons que de sages mesures et la découverte de quelques-uns des auteurs de ces coupables manœuvres ramèneront enfin la tranquillité, et que nous nous verrons bientôt délivrés des justes craintes que les hommes les plus sages ne peuvent s'empêcher de concevoir sur ces trames enveloppées jusqu'ici d'un voile impénétrable.

On écrit de Caen, 1^{er} juin :

Deux bataillons du 4^e régiment de la garde royale sont arrivés hier matin.

Aucuns nouveaux désastres n'ont eu lieu dans les arrondissements de Vire et de Falaise.

La maison du nommé Thomas Jemble, commune de Vernay, arrondissement de Bayeux, sur laquelle une tentative d'incendie avait été dirigée lundi 24 mai, a été de nouveau incendiée samedi dernier.

Dans la même commune le feu s'est manifesté à la grange du sieur Carville ; éteint sur-le-champ, il s'est de nouveau déclaré deux heures après, sans qu'on ait vu, malgré la plus active surveillance, s'approcher qui que ce fût du bâtiment.

Cette circonstance et quelques autres semblables justifient le bruit généralement répandu que les incendiaires ont obtenu,

au moyen de quelques procédés chimiques, une liqueur comburante qui ne communique le feu que vingt-quatre heures après avoir été versée. (Gazette de France.)

On lit dans l'*Avis de la Méditerranée*, sous la date de Toulon, 29 mai, ce qui suit :

On a annoncé la prochaine arrivée dans notre port de 2 mille hommes d'infanterie choisis dans tous les régiments. Ces hommes doivent être embarqués à Toulon pour aller renforcer l'expédition d'Alger. Le ministre de la guerre vient de décider que le magasin du service du campement serait de nouveau approvisionné, et à cet effet il vient d'ordonner le versement sur ce magasin, et le plus promptement, de marmittes, de bidons et autres ustensiles nécessaires au campement d'une armée de réserve, qui doit être portée à 15 mille hommes. Tout porte à croire que c'est dans l'arrondissement de Toulon que seront cantonnées les troupes, pour être plus à portée d'embarquer au premier ordre. On vient aussi d'établir à Toulon un dépôt général des soldats appartenant à l'expédition d'Afrique, destiné à recevoir et à réexpédier les hommes qui, pour cause de maladie ou pour tout autre motif, n'auraient pu suivre leurs régiments. Déjà 300 hommes sont réunis dans ce dépôt. Il doit aussi arriver à Toulon un parc d'artillerie pour servir de réserve.

Nous apprenons ce soir avec une vive douleur qu'au lieu de deux bâtiments, nous avons à déplorer la perte de quatre. Deux bricks ont péri à la côte, et deux, dit-on, dans la rade d'Alger. Ces quatre bâtiments sont, à ce qu'on assure, l'*Adventure*, le *Sylène*, le *Faune*, et le *Palmyre*. Sur l'un de ces navires se trouvait le jeune Gustave de Chabrol, neveu du ministre et du préfet de la Seine.

(Post-scriptum du Constitutionnel du 2 juin.)

Lord Stuart de Rothsay, ambassadeur d'Angleterre, donné hier un grand déjeuner diplomatique. Les gendarmes de rigueur protégeaient l'entrée de l'hôtel de Son Exc., que remplissaient bien avant deux heures une nombreuse et brillante société. Cette fête, qui s'est prolongée jusqu'à sept heures du soir, et dont chacun s'est plu à louer la galante ordonnance, formait, il faut l'avouer, un bien singulier contraste avec le contenu des bulletins qui depuis quinze jours nous peignent l'agonie de l'auguste malade que S. Exc. est chargée de représenter à Paris.

(La Tribune.)

Un agent de la maison Goldsmith, de Londres, est arrivé à Lisbonne. On assure que cette maison, de concert avec un banquier de Paris, est décidée à contracter un emprunt pour don Miguel, si ce prince, entre autres conditions, hypothèque les bijoux de la couronne et ceux de la chapelle royale.

Les hostilités ont recommencé entre les Grecs et les Turcs dans l'île de Syra, avec plus d'acharnement que jamais. Les deux partis ne se font plus aucun quartier.

Les Grecs du continent sont tous les jours exposés à de nouvelles vexations ; Arta et Prévéza ont éprouvé, il y a quelque temps, beaucoup de désordres et d'extorsions. Dernièrement encore les Albanais ont saccagé Janina, et tandis que le gouverneur se tenait renfermé dans son château où il était assiégé, ses adversaires arrêtaient et entraînaient en esclavage tous les chrétiens qui osaient sortir de leurs maisons.

Le roi d'Espagne se décide à enlever, par la force, aux provinces de Biscaye, les constitutions. Une armée considérable va occuper ces provinces. Les Espagnols croient que la réunion de cette armée à la frontière des Pyrénées, est plutôt relative aux affaires de France qu'à celles de leur propre pays. Cette opinion peut être une erreur ; mais elle prouve au moins que c'est sur la France que sont fixés les regards du monde, et que, des événements qui vont naître chez nous, d'autres peuples attendent aussi leurs destinées. (Globe.)

ANGLETERRE.

CHAMBRE DES PAIRS. — Séance du 26 mai.

Lord Durham se lève pour proposer une question relative aux négociations touchant la souveraineté de la Grèce. Il demande au secrétaire d'Etat aux affaires étrangères, à quelle époque il compte présenter à la Chambre le reste des pièces qui se rattachent à cette transaction, parce que le public a conçu des préventions qui disparaîtront sitôt que toutes les pièces

auront été produites sur le bureau. Des le 16 de ce mois, ajoute-t-il, les ministres étaient en possession d'un document venu du prince Léopold, et date du 15, qui leur annonçait qu'ils devaient s'attendre à son refus. Dans cette communication, le prince Léopold parlait de l'arrivée d'une dépêche de la plus grande importance et notamment d'une déclaration du sénat et du peuple de la Grèce, portant qu'ils ne consentaient jamais à l'arrangement des puissances alliées. Il est tems que tout mystère cesse sur ce grave sujet. Il faut que le pays sache que la manière dont s'est terminée cette négociation n'est pas que le résultat de considérations pécuniaires. Ce serait une grande méprise de supposer que la partie purement financière de cette transaction avait rapport à la personne même du prince. Le fait est qu'il s'agissait seulement de l'emprunt garanti par les alliés. Quant à l'opiniâtreté (*perinacity*) avec laquelle S. A. R. a insisté en ce qui touche l'emprunt, il faut qu'on sache que cet emprunt n'était autre que la somme demandée par le comte Capo-d'Istria, long-tems avant la nomination du prince Léopold, ou les négociations avec les alliés. Lord Durham termine en priant la Chambre et le pays de suspendre leur jugement jusqu'à l'exhibition complète de toutes les pièces, et il assure que ce jugement sera favorable au prince Léopold.

Le comte Aberdeen. Personne ne désirerait plus vivement que moi que toutes les pièces qui touchent à cette transaction fussent déjà sur ce bureau. Une portion des papiers qui s'y trouvent comprend les protocoles des conférences des plénipotentiaires alliés jusqu'au 14 mai. Le 14 mai, les plénipotentiaires reçurent l'assentiment de la Porte et du gouvernement grec à leurs propositions. Ces pièces furent transmises le même jour à S. A. R. le prince Léopold. Le 15, S. A. R. envoya aux plénipotentiaires trois lettres du comte Capo-d'Istria. Deux de ces lettres étaient datées du 6 avril, et la dernière du 22. Celles datées du 6 paraissent d'un état de choses capable d'exciter de grandes appréhensions, quant au succès des affaires de la Grèce. Le comte Capo-d'Istria présentait l'état de ce pays sous un point de vue peu propre à encourager S. A. R. ; mais la lettre du 22 annonçait l'adhésion du gouvernement grec. Je répondis à S. A. R. qu'il me semblait que la communication à elle faite de l'assentiment du gouvernement grec au protocole devait, ou aurait dû dissiper toutes les alarmes qui lui avaient été inspirées par la lecture des premières lettres du président. Cela se passait le 15 mai. Je n'ai pas nié que, dans la nuit de vendredi, je n'eusse pas de raison d'attendre quelque changement dans les dispositions de S. A. R. J'ai dit seulement que dans la nuit de vendredi, à minuit, j'avais reçu l'abdication du prince. Mais j'annonçais quelques jours auparavant que toute la négociation roulait sur l'emprunt. Le noble lord a paru croire que la dernière lettre de S. A. R. aurait dû être déposée sur le bureau avec les autres pièces. Il faut se rappeler que j'étais, dans cette transaction, le représentant de l'un des trois grands pouvoirs. Avant donc de publier la lettre de S. A., il convenait que je consultasse mes collègues de France et de Russie, sur la question de savoir s'il était nécessaire d'annexer cette lettre au protocole d'une conférence. Je n'étais pas maître d'en disposer à ma fantaisie ; mais si j'avais pu agir ainsi, j'eût été trop attendre de moi que de compter que je déposerais moi-même sur la table de la Chambre une lettre qui, je persiste à le croire, a donné une idée fautive de toute la transaction. Cette lettre produirait une impression toute différente de celle qu'elle ne manquera pas de produire lorsqu'elle sera présentée à la Chambre, accompagnée de toutes les pièces.

Je n'entrerai pas dans la question de la négociation de l'emprunt. Quoique je n'aie pas le bonheur d'être souvent d'accord avec le noble lord, je serais bien trompé s'il était vrai qu'il se plaignit d'un manque de franchise de ma part dans la manière dont j'ai présenté les documents à la Chambre. Plus on examinera et approfondira le sujet, depuis le commencement jusqu'à la fin, plus j'aurai lieu de m'en applaudir. Je consentirais volontiers que ma conduite, durant toute cette transaction, fût jugée par douze personnes prises dans cette Chambre, ou dans toute autre partie du pays, afin d'être justifiée par leur décision. En réponse à la question du noble lord, je dirai que j'ai toute raison de penser que toutes les pièces seront produites après demain.

Le comte de Malmesbury se plaint de ce que l'on est entré dans une question prématurée.

Le comte Grey : La faute en est au secrétaire d'Etat des affaires étrangères. Lord Aberdeen a dit à la Chambre que la lettre du prince Léopold a donné une idée fautive de toute la question. Mon opinion est directement contraire à la sienne.

Lord Aberdeen prétend encore qu'il eût été injuste de produire cette lettre. Mais cela n'eût pas été plus injuste, ce me semble, que de produire l'acquiescement du gouvernement grec, sans accompagner cette production des représentations du comte Capo-d'Istrias, et du mémoire du Sénat de la Grèce.

Le comte Aberdeen : Je n'avais pas le droit de produire des lettres confidentielles adressées au prince Léopold par le comte Capo-d'Istrias. J'ai produit jusqu'à la dernière syllabe tout ce qui s'est passé dans les conférences.

Le comte Grey : Je ne me plains pas de ce que lord Aberdeen n'a pas produit les pièces dont je parle, mais seulement de ce qu'il en a produit d'autres sans celles-là.

Le comte Aberdeen : Je n'aurais pas pu produire les pièces, parce que le prince Léopold a jugé convenable de ne me les envoyer qu'après son refus d'accepter le trône de la Grèce.

Le comte Grey proteste que, pour sa part, il ne veut aucunement faire de la conduite personnelle du prince Léopold un sujet de discussion; si cette conduite a été discutée dans la Chambre, la faute en est aux nobles lords assis sur les bancs opposés, et qui ont élevé contre le prince des suppositions de nature à forcer les amis de S. A. R. à les contredire par des déclarations contraires. Tous les inconvénients de cette discussion résultent de ce qu'on n'a mis sous les yeux de LL. SS. que des documents incomplets.

Le duc de Wellington supplie la Chambre de suspendre son jugement jusqu'à ce qu'elle ait examiné la totalité des papiers relatifs à cette affaire, en commençant par ceux qu'on a déjà mis sous ses yeux. Cette discussion est tout à fait inusitée, irrégulière, et du genre de celles qu'ont suscitées en diverses circonstances récentes quelques nobles lords. Ils ont commencé par adresser des questions aux ministres de S. M., puis ils ont prononcé des discours relatifs à ces questions. Ces discours exigeaient des réponses, faute desquelles le pays aurait pu recevoir de fâcheuses impressions contre le gouvernement de S. M. Le noble duc justifie la conduite tenue par son noble ami dans une première séance. Le mardi 18 mai, le comte Aberdeen croyait qu'il pourrait mettre les documents complets sous les yeux de la Chambre le lundi suivant. Ayant pris, à cet effet, un engagement vis-à-vis LL. SS., il se crut obligé de le remplir, en plaçant les documents sur le bureau de la Chambre au jour dit. Ce fut dans la soirée du vendredi que le comte Aberdeen reçut l'abdication du prince Léopold. D'après les papiers déjà imprimés, il paraissait que le prince s'était déjà antérieurement départi d'une intention semblable, et que lorsque le comte Aberdeen fit sa déclaration à la chambre, rien ne prouvait que le prince pouvait ne pas revenir à sa première idée. D'après ce qui s'était passé le soir même dans la Chambre, le duc de Wellington doutait fort qu'un seul des nobles lords eût encore jeté les yeux sur la première série des documents.

Lord Holland convient que l'habitude d'adresser des questions aux ministres peut avoir pour eux quelque désagrément, mais en même temps il croit nécessaire de leur rappeler que cet inconvénient a existé pour tous ceux qui les ont précédés au ministère. S'il lui fallait désigner une époque où ces questions sont devenues moins fréquentes, il citerait sur-le-champ celle de l'administration du noble duc. Le noble comte a remercié leurs seigneuries de la discrétion qu'elles avaient mise à tout ce qui touchait ces matières, et il a dit que cette discrétion n'avait pas peu contribué à bien établir la question. Ce dont il (Lord Holland) croit devoir se plaindre c'est que le noble comte n'a déposé sur le bureau de la Chambre que tout juste autant de documents qu'il en fallait pour donner au prince Léopold une opinion défavorable, et qu'il ait écarté tout ce qui pouvait détruire cette opinion. Les nobles lords, qui paraissent avoir si grande horreur de cette production partielle de documents, quand elle était faite par le prince Léopold, n'ont pas la même répugnance pour ces documents partiels, quand on les produit contre S. A. R. Il pense que la Chambre doit être mise en possession de toutes les pièces. Il doit dire, en outre, que le noble lord qui est à la tête du bureau de contrôle se trompe fort s'il suppose qu'en reprochant aux ministres d'avoir omis certains documents relatifs à cette affaire, les nobles lords qui siègent du même côté que lui (Lord Holland) n'ont l'intention que de discuter les objections personnelles du prince Léopold, et non celles du gouvernement, sur lequel le noble comte s'est plu à jeter un manteau qu'il a cru sans tache. Il peut assurer au noble comte qu'il est dans une grande erreur s'il pense que la conduite du gouvernement restera impunie. Il pense que jamais gouvernement ne s'est mis dans un état plus pitoyable aux yeux du monde, et plus nuisible au pays, que le gouvernement actuel de S. M., non pas seulement relativement à l'affaire du prince Léopold, mais encore relativement à la politique étrangère en général. Il sait que lord Ellenborough aime la discussion, et il peut lui assurer qu'avant la clôture de la discussion actuelle, il aura de fréquentes occasions de déployer son habileté, tant en défendant, sous ce rapport, sa propre conduite que celle de ses collègues.

Le Courier fait les remarques suivantes à l'égard de ces débats :

« Nous voyons avec peine, par les détails de la séance, qui a eu lieu à la Chambre des Pairs, que la malheureuse prudence du prince Léopold, a déjà rallié un parti dont nous croyons les débris dispersés. Les discours de lord Grey et de son gendre, lord Durham, étaient raisonnables en principe; et la discussion se serait terminée là, si lord Holland n'avait pas annoncé que, sans avoir eu le tems de parcourir les documents relatifs à la Grèce, son parti était pris de défendre le prince Léopold et de blâmer le ministère.

« Beaucoup de considérations rendent cette résurrection des partis une chose très regrettable. L'horizon est bien noir en France, et notre situation même est une situation de crise et de changement. Nous n'aurions pas cru que la faiblesse du prince Léopold eût éveillé une pareille sympathie chez les vieux pairs de la Grande-Bretagne! Au reste, nous suivrons ces singuliers événements avec un seul but devant nos yeux, l'intérêt du pays. Le monde, en général, attribue les hésitations du prince Léopold à l'espoir qu'il nourrit d'être placé à la tête d'une régence, et du mouvement causé par cette espérance, est venue cette soudaine irruption de l'esprit whig. Nous ferons seulement une observation : c'est que pour gou-

verner la Grande-Bretagne, c'est un triste précédent que de ne pas même se reconnaître apte à tenir les rênes d'un état borné comme la Grèce.

Les nouvelles de Perse, arrivées par Bombay, annoncent que l'affaire de l'assassinat de l'ambassadeur russe est enfin terminée. Le schah a fait tout ce que les Russes ont exigé. Le grand-prêtre, instigateur principal du tumulte, vient d'être banni du royaume; le chef de la police a été mis en prison et condamné à une forte amende; environ 1,500 hommes ont reçu la bastonnade ou ont été mutilés; on a coupé le nez, les oreilles et la langue à chacun selon la gravité du délit auquel il a pris part. Plusieurs centaines de Persans ont quitté leur patrie pour se soustraire aux vengeances cruelles dont les menaçait le ressentiment moscovite, dont le schah s'est montré l'instrument aveugle et soumis.

Les Turcs montrent le plus grand empressement à s'organiser à la manière européenne. Le sultan dépense, pour parvenir à ce but, des sommes énormes. Il a le projet de se former un corps de troupes régulières de 150,000 hommes d'infanterie, et une cavalerie en proportion. La dernière campagne l'a convaincu que les succès des armes dépendaient toujours de l'habileté de l'infanterie, et qu'une cavalerie bien disciplinée et moins nombreuse lui rendra bien plus de services que la foule de cavaliers qu'il avait crue jusqu'alors nécessaire.

ESPAGNE.

(Correspondance particulière du GLOBE.)

MADRID, 20 mai.

Revenus que l'Espagne paie à Rome. — Nouvelles d'Estramadure.

Il paraît certain qu'on a suspendu, quant à présent, la grande opération financière dont l'objet était d'amortir toute notre dette publique, et de fournir pour le moment quelques millions destinés à couvrir les plus pressantes nécessités de notre trésor. Nous n'avons pu connaître les véritables causes de la suspension momentanée de ce projet colossal; mais il me semble que c'est tout simplement parce que la rente perpétuelle continue encore à produire, et qu'il a paru prudent à nos financiers de ne pas aventurer un profit certain, pour courir après des chances bien éventuelles.

Il n'est pas facile de comprendre dans quel but on a fait courir ces jours passés des nouvelles très contradictoires, et qui viennent cependant de la même source. On a seulement observé que la plupart de ces nouvelles sont relatives aux affaires ecclésiastiques, chose d'autant plus remarquable que, depuis 1823, ces matières sont hors de toute investigation. Ainsi, des personnes qui sont en contact intime avec nos gouvernements, nous ont assuré qu'il s'agissait sérieusement de la suppression totale des jésuites; puis, quand nous commençons à nous réjouir de la seule espérance d'un tel événement, on vient nous menacer du rétablissement de l'inquisition. Maintenant on veut nous faire croire qu'on s'occupe d'une mesure financière pour empêcher l'extraction du numéraire qui va chaque année de l'Espagne à Rome, et que nous n'avons aucun moyen de reprendre. Bien qu'avec les hommes qui nous gouvernent rien ne doive surprendre en bien ou en mal, la dernière chose, à mon avis, qu'ils pourraient oser serait de donner le moindre déplaisir à la cour pontificale, et c'est pour cela que la nouvelle en question me semble absolument fautive, malgré la source d'où je la tiens. Néanmoins je veux en profiter pour vous donner une idée de cette affaire, qui peut devenir intéressante même pour vous, Français; car, s'il est vrai que, malgré votre nom de *très chrétiens*, vous soyez libres du tribut que les catholiques espagnols paient à la cour de Rome, les choses du monde vont de telle façon, que ces sortes de documents peuvent servir à tous les peuples. Nos cortès de 1821 firent cesser toute remise d'argent à Rome pour achat de bulles, dispenses et autres grâces apostoliques, et décidèrent qu'une seule offrande de 50,000 francs par an serait accordée pour contribuer à la splendeur du saint-siège et aux dépenses du gouvernement universel de l'église. Cette décision fut annulée en 1823, et les choses furent rétablies sur le pied précédent. Des documents officiels présentés aux cortès lors de la discussion, il résulte que les sommes connues que l'Espagne verse à Rome chaque année sont les suivantes.

Quantités fixes.

A la fabrique de Saint-Pierre de Rome	344,669 R. V.
A la fabrique de Saint-Jean de Latran	13,020
Au nonce du pape à Madrid, pour son entretien	100,000

Quantités éventuelles.

Bulles des évêques, dispenses d'âge, et autres grâces.....	874,814
Dispenses de mariages, sécularisations, etc.	4,157,648
Frais de recouvrement des fonds.....	750,000

Total 6,230,151

Les lettres de l'Estramadure peignent avec les plus tristes couleurs la misère et le désespoir des habitants qui ne trouvent plus aucun moyen de se défaire des produits de leur riche territoire, et sont forcés, pour échapper aux poursuites du fisc, d'aller grossir les bandes de voleurs. On en compte déjà un grand nombre, et l'une d'elles vient de soutenir, près de Talavera, à trois lieues de Badajoz, un combat en forme contre un détachement de cavalerie.

Bourse d'hier. (Aujourd'hui fête.)

Valès consolidés.....	44½
Non consolidés.....	12
Intérêts de valès.....	5½
Actions de la banque.....	19½ P. F.

La maison de MM. Ynigo Espeleta et Co, de Bordeaux, vient d'acheter au gouvernement le privilège exclusif, pendant cinq ans, d'exploiter le mercure des mines d'Almaden.

(Courrier.)

PRUSSE.

BERLIN, 18 mai.

Prétentions de la Bavière sur le grand-duché de Bade. — Convention pour la liberté du commerce entre quatre états d'Allemagne.

Deux objets importants occupent dans ce moment nos esprits : l'un est la réclamation que la Bavière met en avant contre le grand-duché de Bade, et l'autre le traité de commerce conclu entre plusieurs états de l'Allemagne septentrionale.

On sait que la Bavière avait l'expectative d'héritage du grand-duc de Bade, à l'extinction de la ligne directe. Cependant la faculté des margraves de Hochberg de succéder à cette ligne, ayant été reconnue solennellement par tous les souverains de l'Allemagne et par leur organe commun, la diète de Francfort, la Bavière avait renoncé à ses prétentions. Aussi en élève-t-elle d'autres dans ce moment, et on assure que, soutenue par une grande puissance de l'Allemagne, elle demande au grand-duché de Bade une indemnité de plus douze millions de francs. La Bavière ne veut pas se contenter du paiement de cette somme en espèces, elle prétend avoir droit de l'exiger en biens-fonds. Mais comme la succession des margraves d'Hochberg, aussi bien que l'intégrité du territoire de Bade, sont garantis par la diète germanique, il paraît très difficile de contenter la Bavière sur ce point. On assure qu'on n'attend que le retour du roi de Bavière, de l'Italie, pour entamer des négociations sur cet objet. Comme la Prusse, la Russie sont dans les intérêts du grand-duc de Bade, on espère que l'affaire s'arrangera à l'amiable, et qu'on fera des concessions des deux côtés.

Pour ce qui concerne le traité de la liberté du commerce entre la Hanovre, la Hesse électorale, l'Oldenbourg et Brunswick, conclu le 27 mars, et ratifié le 8 mai, c'est un événement de la plus haute importance pour le nord de l'Allemagne. Il resserre entre ces états les liens d'intérêts, et il en forme par ainsi dire un ensemble compact; car, en vertu d'un système commun et uniforme de droits d'entrée, de sortie et de consommation, les lignes de douanes existantes entre ces pays seront supprimées, et il en résultera pour eux une entière liberté de commerce. Dorénavant, ils ne seront tous environnés que par une seule ligne de douanes, laquelle n'aura d'effet que contre les états qui n'appartiennent pas à leur union. Il reste néanmoins libre à chacun des pays unis par ce traité d'établir des droits spéciaux de consommation dans des villes ou villages de son territoire. Il ne pourra désormais être conclu par ces états, que d'un commun accord, des traités avec d'autres états, relativement aux objets du tarif commun d'entrée et de consommation. La totalité des droits d'entrée, de sortie et de consommation sera, déduction faite des frais d'administration, répartie entre les états contractans en proportion de leur population. Lesdits états ont aussi résolu d'introduire chez eux, aussitôt que possible, l'uniformité de monnaies, de poids et de mesures.

Ce traité, dont la durée est provisoirement fixée à la fin de 1841, est la contre-partie de celui que la Prusse a conclu à quelque temps avec la Bavière, le Wurtemberg et plusieurs autres états de l'Allemagne. On est ici très curieux de savoir comment notre gouvernement prendra cette affaire. Dans tous les cas, il serait désirable pour l'Allemagne que les deux unions se fondissent en une; ce serait le véritable moyen de produire en Allemagne une espèce d'unité que la diète de Francfort est loin de faire naître.

Dans ce moment, arrive ici de Saint-Petersbourg M. le duc de Mortemart, ministre de France près de la cour de Russie.

ÉTATS-UNIS.

NEW-YORK.

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur les débats qui ont eu lieu à la Chambre des Lords, au sujet du désistement du prince Léopold. Les communications dont parle lord Durham comme étant de la nature la plus grave, sont la déclaration faite au prince par le Sénat grec, et la lettre du président Capo-d'Istrias. Nous regrettons que la longueur de ces documents ne nous permette pas d'en faire l'insertion. Ils sont extrêmement curieux, et prouvent jusqu'à l'évidence, que le duc de Wellington, le prince de Polignac et le nouveau souverain sont venus trop tard; la Russie ayant jeté en Grèce le comte Capo-d'Istrias qui a eu le tems, sinon de prendre virtuellement possession du pays, du moins de s'emparer de l'esprit des Grecs. Cela est tellement vrai, que non-seulement le prince Léopold, mais un souverain quelconque désigné à sa place, aurait la plus grande difficulté à se maintenir sur le trône, à moins qu'il ne consentît à gouverner complètement dans l'intérêt et suivant les désirs du cabinet russe. Il est difficile de juger de l'influence qu'ont eu ces communications sur le prince Léopold; toutefois il a dû voir clairement qu'en acceptant la souveraineté de la Grèce, il ne serait qu'un faible instrument dans les mains du ministère anglais, et destiné éventuellement à être brisé par la Russie. Lorsque la Russie, il y a trois ans, envoya en Grèce, chargé de millions de roubles, un de ses plus habiles ministres, ses intentions à l'égard de ce pays n'auraient dû tromper personne. Elle voulait la Grèce, et conséquemment elle y députa l'homme le plus capable d'identifier les habitants à sa cause. Des rapprochements existaient déjà en raison de la conformité de la religion des deux peuples. Nous voyons que dans le cours de trois années le comte Capo-d'Istrias a complètement réussi à satisfaire les vœux de la Russie, et cette puissance peut aujourd'hui voir d'un œil tranquille (quoiqu'on puisse douter

qu'il en soit ainsi), la nomination d'un nouveau souverain, attendu, que tôt ou tard, il est certain que la Grèce ne pourra lui échapper. Considérant la politique entière de Wellington à l'égard de ce pays, on ne peut se dispenser de remarquer combien elle est vicieuse, étroite, surannée et insultante envers l'Europe en général. C'est un véritable ravage qui fera éclater un jour une guerre des plus sérieuses, et donnera de nouveaux moyens à la Russie de faire des progrès vers le sud. Si Canning eût vécu, la Grèce aurait pu espérer, sinon l'indépendance républicaine, au moins une monarchie fondée sur les principes d'une liberté étendue. Cette liberté aurait imposé, comme loi suprême à la Russie, la nécessité de prévenir des communications entre ses sujets et les habitants de la Grèce. Elle aurait effectivement exclu la Russie de toute intervention dans les affaires des Grecs, et eux-mêmes y auraient tenu la main, afin de jouir plus sûrement de leurs libertés. Canning avait des idées justes à cet égard, et aurait agi d'après ce principe. Wellington se croyant plus sage que Canning, et voulant se conformer aux vues du cabinet de Vienne, a cru que, pour atteindre son but, il lui suffirait d'envoyer un souverain en Grèce, après l'avoir dépouillée de ses plus belles provinces et de ses frontières naturelles. Ces fautes, nous osons le prédire, coûteront cher à l'Angleterre et à l'Europe. Nous voyons que sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, on commence à connaître la politique de Lord Wellington. Leurs seigneuries de la Chambre Haute ne sont plus portées à acquiescer, comme il arrivait au commencement de la session, aux mesures proposées par sa Grace. Pas une seule voix ne se serait élevée, il y a deux mois, pour défendre ce même prince de Saxe-Cobourg, qui aujourd'hui voit se rallier autour de lui un parti respectable à la fois par le nombre et par les talents. C'est là une des singularités remarquables de l'époque, d'autant qu'il est entendu que le prince est seulement le point ostensible de ralliement des Whigs; le plus important des deux personnages royaux ayant jugé nécessaire de se tenir à couvert, et de diriger clandestinement les démarches du parti de l'opposition.

Les alarmes qu'inspire cette opposition aux journaux ministériels les mieux accrédités, au *Courier* et au *Times*, témoignent dans tous les cas du mal-aise qu'éprouvent Wellington et ses collègues. C'est tout ce que nous pouvons en dire à présent, mais cela seul est d'un grand poids, car, malgré la blessure qu'un tel aveu inflige à notre nationalité, nous ne pouvons nous dissimuler l'influence immense que ce personnage exerce sur les destinées du monde, et spécialement sur celles de la France. Aussi long-temps que Wellington restera à la tête du cabinet anglais, la France ne peut se flatter de jouir de la paix intérieure, ni d'être délivrée du ministère réellement scandaleux qu'on lui a imposé.

Le *Journal of Commerce* annonce d'après le rapport d'un passager arrivant du Port-au-Prince, parti de Carthagène le 25 du mois dernier, que la plus grande tranquillité régnait à Carthagène. Bolivar y était arrivé, et se disposait à faire voile le 8 juillet, pour la Jamaïque, à bord du paquebot Anglais. Il avait reçu ses passeports signés par le Général Paez. Son bagage était déjà embarqué.

Extrait d'une lettre d'un Américain établi à Buenos-Ayres, du 28 mai 1830.

« L'élection des représentants de cette province (Buenos-Ayres) vient d'avoir lieu sans difficultés, et j'espère que celles qui existent dans l'intérieur se termineront à l'amiable, quoiqu'en général on pense que la guerre éclatera entre ce gouvernement et Cordova. Toutes les provinces de l'intérieur, à l'exception de celles de Santa-Fé, Corrientes et Entre-Rios, sont soumises à l'influence du général Paez, et par conséquent en faveur du système d'union. Il n'est pas improbable que Buenos-Ayres y donne son acquiescement, plutôt que d'entraîner le pays dans une guerre civile. Cet état d'incertitude paralyse les opérations commerciales, et rend les affaires extrêmement pénibles. Mais si la situation de l'intérieur s'améliore, la confiance renaîtra, et aussitôt les affaires deviendront meilleures. »

Nous traduisons l'article suivant du *Commercial Advertiser* : Parmi les passagers dans l'entrepont du *François Ier* à son dernier voyage du Havre, se trouvait un de ces grenadiers de la vieille garde impériale, décoré de l'étoile de l'honneur, et qui fit partie des 1,400* braves qui accompagnèrent l'empereur Napoléon à l'île d'Elbe. Privé de ressources, sans espérances pour l'avenir, fatigué des vexations d'une police inquiète, le vieux soldat prend enfin la résolution de fuir son pays avec sa famille. La noble carrière qu'il a parcourue, et sa situation malheureuse, intéressent vivement les passagers du paquebot; et ils s'occupent à rédiger une pétition qu'ils l'engagent à présenter à son arrivée au frère de l'empereur. A peine débarqué à New-York, il cherche les moyens d'arriver jusqu'au comte de Surville, et il se trouve sur le quai au moment de l'arrivée d'un bateau-à-vapeur de la ligne de Philadelphie. Il monte à bord, et comme il a besoin d'un interprète, il s'adresse à une personne à laquelle il a entendu prononcer quelques mots de français. Elle répond avec bienveillance à ses questions, lui fait expliquer ses intentions, la cause de son voyage à Bordentown, et il excite de plus en plus l'intérêt de celui qu'il n'a voulu que consulter. Sur la demande qui en est faite, le vieux grenadier présente l'état de ses services et sa pétition. Mon ami, lui dit alors l'inconnu, vous avez dès ce moment une pension de quinze piastres par mois; allez à Bordentown avec votre famille, j'espère que

vous y perdrez le souvenir de quinze années de malheurs. Je suis Joseph Bonaparte. Cette scène a eu lieu le 23 de ce mois.

UN TÉMOIN OCULAIRE.

Le degré de chaleur d'après le thermomètre de Fahrenheit était ces jours derniers à Albany.

	6 h. du m.	3 h. a. m.	8 h. du s.
Le 15 juillet, 67	—	85	— 73
16 — 68	—	90	— 76
17 — 71	—	91	— 80

Depuis quatre jours à Boston, il a marqué de 92 à 96 degrés. Trois personnes y ont péri samedi dernier pour avoir bu copieusement de l'eau froide.

A Providence, le thermomètre marquait sur la hauteur où est placé le Collège 92, et dans les rues basses à l'ombre 94. Il était le 17 à midi, à Philadelphie, à 92; le 18, à 92½; le 19, à 96; et à New-York, le 21 à midi, à 90 degrés.

La table suivante indique la température des trois derniers jours sur une étendue de pays plus considérable :

A Montréal, le 16 et, le therm. a marqué..75 à 91 degrés.	
A Nantucket, le 15.....68 à 73	
A Boston, le 19, malgré la brise de mer.... 90	
A Salem, (Mass.) le 18.....90 à 94	
A Hartford, (Conn.) le 19.....90 à 94	
A Philadelphie, le 21.....89 à 93½	
A Baltimore, le 19.....82 à 90	
A Alexandrie, D. C., le 19.....89 à 93	
A Poughkeepsie, New-York, le 20.....92 à 97	
A Saratoga, id. le 18.....88 à 92	
A Rensselaerville, id. le 18.....84 à 90	
A Albany, id. le 21.....88 à 95	
A New-York, id. le 22.....88 à 93	

Le nombre des personnes frappées de mort subite pour avoir bu de l'eau froide, après avoir été exposées aux rayons du soleil, est plus considérable que dans toute autre occasion. On en compte 13 jusqu'à présent.

Le plan d'une nouvelle UNIVERSITÉ dans cette ville, formé il y a six mois environ, a été suivi depuis, avec une persévérance infatigable, et l'on doit conclure de l'article suivant, extrait du *Commercial Advertiser*, qu'il sera bientôt mis à exécution.

« NOUVELLE UNIVERSITÉ. — La somme que les amis et les fondateurs du projet d'université, ont jugé nécessaire de réunir avant de procéder à son organisation, a été souscrite dans de telles proportions, qu'un grand nombre de personnes se trouve directement intéressé à sa prospérité; et quant à ce qui est relatif aux capitaux nécessaires, on croit pouvoir les augmenter jusqu'à la concurrence des besoins de l'établissement. Les sociétés d'Histoire et du Lycée, deux de nos institutions les plus précieuses, ont accepté à l'unanimité des votes de leurs membres, la proposition faite par l'Université de lui permettre l'usage de la bibliothèque et des collections, à la charge pour elle de fournir les salons convenables à leur réunion. Cette acquisition considérée comme capital, équivalant pour l'Université à une somme de \$30,000, une propriété équivalente ne pourrait pas être achetée à ce prix au détail. Mais attendu qu'après une délibération réfléchie, les personnes instruites composant ces institutions ont accédé unanimement à cette demande, on peut prédire que d'autres sociétés imiteront cet exemple, et feront cause commune avec l'Université. Ainsi, il se trouvera dans son enceinte d'assez grandes richesses scientifiques et littéraires, pour qu'elle n'ait pas besoin d'invoquer d'autres secours. Malgré leur coalition, ces sociétés ne changent rien à leur identité. Elles conservent leurs chartes, leurs constitutions et leur gouvernement particulier. Elles donnent simplement l'usage de leur propriété, à condition qu'on en prendra soin. Nous suivrons désormais avec attention, le développement du plan proposé par des individus respectables de toutes les religions et de toutes les professions, qui ont cherché à fonder ce qu'on pourra appeler une Université, si leurs espérances se réalisent. Comme nous serons instruits à l'instant même des décisions qu'on adoptera à ce sujet, nous éprouverons à la fois de l'orgueil et du plaisir à faire connaître ses progrès au public.

« Puisse la génération actuelle être témoin de sa condition prospère. »

Le Président des Etats-Unis est arrivé avec sa suite, de Washington à l'Hermitage, sa résidence ordinaire, dans la soirée du 6 juillet.

Le *Cherokee Phoenix* du 3 juillet, rapporte que le Président des Etats-Unis a adressé une sommation aux Cherokees, pour qu'ils aient à se rendre à Nashville, (état du Tennessee) le mois prochain, afin de conclure un traité sur les lieux.

TRUXILLO, État et Baie d'Honduras,
Atrique Centrale, 30 juin 1830.

Au directeur des Douanes, à Philadelphie,

Monsieur, j'ai l'honneur de vous prévenir que j'ai nommé M. Gregory Coursault mon agent, dans le département consulaire des Etats-Unis à Truxillo, dans la baie d'Honduras. En conséquence je vous prie d'accorder à tous les actes de l'agence consulaire de M. Coursault, la même confiance que s'ils étaient passés en ma présence, et signés de ma main.

Je désire que cet avis parvienne à la connaissance de ceux qu'il peut intéresser, ou qui traitent d'affaires dans vos bureaux.

Je suis, etc. CHARLES SAVAGE,
Consul des E.-U. à Guatemala, etc.

D'après le recensement fait à Harrisburg (siège du gouvernement de la Pensylvanie), cette ville compte 4307 habitants dont 3,821 blancs, et 486 noirs. La population blanche s'est accrue dans les dix dernières années, de 2,810 à 3,821. Ce qui fait près de 36 pour cent, mais l'augmentation des noirs a été de 180 à 486, c'est-à-dire dans une proportion de 170 pour cent.

Il paraît résulter d'un relevé fait à Boston, que le nombre des habitants de cette ville est de 61,000, que par conséquent la population a diminué depuis deux ans. Le cens pris en 1825 par ordre des autorités locales présentait un résultat de 58,227, et une augmentation de 3,000 âmes par an depuis les cinq années précédentes. On suppose que l'augmentation a continué dans la même proportion jusqu'en 1828. Le décroissement actuel provient, dit-on, du départ des artisans employés aux constructions. Un grand nombre d'habitants s'occupant du commerce, sont partis il y a quatre ou cinq ans pour aller s'établir ailleurs. Mais la population de l'Etat du Massachusetts s'est accrue à un degré inconnu jusqu'à présent, attendu que les manufactures ont donné assez d'emploi pour prévenir l'émigration. Si l'on veut s'occuper sagement des améliorations intérieures, la population de ce bel Etat ne pourra qu'augmenter. Le résultat du cens dans tout le *New-England* donnera un total de deux millions ou environ, ce qui établit un accroissement de 340,000, c'est-à-dire plus de 20 pour cent pendant les dix dernières années.

(Commercial Advertiser.)

Fatal Duel. — Nous avons reçu une lettre du territoire d'Arkansas en date du 22 juin, détaillant les circonstances d'un combat singulier, soutenu et renouvelé avec un acharnement presque sans exemple. Les combattants résidaient à Iberville, ou ses environs, dans l'Etat de la Louisiane.

« Un cartel fut envoyé le 1^{er} de ce mois, par le Dr. Smith, au Dr. Jeffries, et accepté par celui-ci. Le jour de la rencontre était fixé au 17, et la distance réglée à huit pas. Au jour indiqué, les parties se présentèrent sur le terrain, prirent leurs stations, et échangèrent leurs feux sans se blesser. Il semblerait d'après les réflexions de l'écrivain de la lettre, que quelques tentatives furent faites alors par les seconds pour amener une réconciliation, mais le Dr. Jeffries déclara qu'il ne quitterait le terrain qu'après avoir perdu la vie, ou donné la mort à son antagoniste. Les armes ayant été rechargées et remises aux combattants, ils firent feu pour la seconde fois, et le Dr. Smith eut le bras droit fracassé. Cet événement fit suspendre le combat pour quelques instants, jusqu'à ce que le Dr. Smith ayant rallié ses forces, déclara qu'il était prêt à mourir, mais aussi qu'il voulait continuer. Les pistolets furent repris pour la troisième fois, le Dr. Smith tenant le sien de la main gauche. Il fit feu, et blessa Jeffries à la cuisse. Le combat est encore suspendu, mais bientôt Jeffries revient de la faiblesse occasionnée par la perte du sang, les deux champions désirent également recommencer, et s'accordent pour rapprocher les distances. Couverts de sang, ils prennent position à six pieds l'un de l'autre. Le signal convenu était d'un à cinq et les parties ayant fait feu du premier mot au dernier, tombèrent à la fois, Smith mort, d'une balle au cœur, et Jeffries mortellement blessé par une balle qui lui a traversé la poitrine. Il n'a survécu que quatre heures à cette blessure.

« Le Dr. Jeffries ayant vu tomber son adversaire, demanda s'il était mort, et sur la réponse affirmative faite à cette question, il déclara qu'il mourait sans regrets. Il dit avant d'expirer que Smith et lui avaient été élevés ensemble, qu'ils avaient été intimement liés depuis quinze ans, et il ajouta que Smith était un homme instruit et d'un caractère honorable. Jeffries, au moment où cette affaire a eu lieu, était engagé par une promesse de mariage à une jeune personne aimable et très-intéressante du Mississipi. Cette circonstance paraît avoir eu quelque rapport avec le duel. La fiancée est arrivée sur le terrain pour recevoir les derniers adieux de l'objet de ses affections. Il est difficile de décrire sa douleur, ses cris frénétiques, et de peindre l'effet qu'a produit cette scène sur les personnes qui en ont été témoins. »

Extrait d'une lettre du fort Mitchell, Alabama, en date du 7 juillet 1830.

« Le tems depuis deux semaines a été excessivement chaud et les fermiers se plaignent, craignant de voir leurs récoltes périr sur pied faute de pluie. Nous désirons aussi de la pluie, pour rafraîchir l'atmosphère.

« La tête tourne aux habitants de la Géorgie depuis qu'ils ont la perspective de s'enrichir en fouillant la terre pour en tirer de l'or. Ils vendent ce qu'ils possèdent et amènent avec eux leurs nègres dans le haut de l'Etat pour y travailler à découvrir des mines. Quelques uns, sans doute, feront fortune, mais beaucoup d'autres, je le crains, seront ruinés. Des terres qui ne valaient il y a quelques jours que dix à quinze dollars par acre, ne pourraient s'acquiescer aujourd'hui pour autant de milliers. »

Il est dit dans le *Telegraph* de Macon, en Géorgie, que la masse des habitants de la partie nord-ouest de l'état est attaquée de folie pour les mines d'or. Même les femmes suivent les courants d'eau, sans précautions, uniquement occupées de découvrir la brillante matière. Le propriétaire d'une des mines de Habersham, voyant que ses nègres avaient de fortes démangeaisons à la tête, qui leur faisaient perdre beaucoup de tems, s'est avisé de les faire tondre. Mais ô surprise, et quel bonheur ! en secouant la laine de toutes ces têtes, le propriétaire recueillit plusieurs onces d'or pur que les nègres avaient eu l'adresse de cacher ainsi pendant le travail. — On engage les spéculateurs à fondre de l'or, et à le jeter dans l'eau. Que l'ambitieux capitaliste vienne ensuite faire des fouilles, qu'il trouve les débris de ce même or, on lui vendra des terres, et il croira acheter des mines.

FONDS AMÉRICAINS, LE 23 JUILLET, 1830.

	demande.	offre.
6 pour cent des Etats-Unis,	1815	—
5 dito	1832	103½
5 dito	1835	108
4½ dito	1831	102½
4½ dito	1832	102
4½ dito	1833	103
3 dito	—	95
6 dito de l'Ohio,	1850	119
5 dito	do.	109
Banque des Etats-Unis,	129	128
Banque de la Louisiane,	125	123

SCIENCES.

ASTRONOMIE.

OBJECTIONS CONTRE LA PLURALITÉ DES MONDES.

On connaît les hypothèses hardies par lesquelles des astronomes de nos jours, généralisant les idées de Fontenelle, n'hésitaient pas à attribuer des habitants au soleil, et même aux comètes, malgré les prodigieuses variations de température que celles-ci paraissent devoir subir dans les immenses ellipses qu'elles parcourent dans l'espace. Nous n'hésitons pas aujourd'hui à insérer les objections qu'un astronome anglais vient de faire contre ces hypothèses et même contre les suppositions plus modérées de Fontenelle.

« Il a été prouvé, dit-il, d'une manière évidente que pendant des milliers d'années la terre n'était qu'un énorme bloc de granit dont aucun végétal ne dissimulait l'aridité, et qui n'avait pas d'habitants. Depuis, des races diverses d'animaux y vécurent long-temps avant que l'homme y parût. Ce fait est attesté par l'absence de squelettes humains parmi les innombrables fossiles antédiluviens que l'on trouve chaque jour dans les couches superficielles de la terre.

« Notre système se compose du soleil qui en occupe le centre, de sept planètes primaires, et de dix-huit secondaires ou satellites qui se meuvent toutes autour de lui. On en a aussi découvert quatre autres entre Mars et Jupiter, mais elles sont si petites qu'on ne peut les apercevoir qu'avec des instruments très-puissans. Ces planètes télescopiques, dont les orbites sont presque semblables, paraissent être les débris d'une planète plus considérable qui sans doute fit explosion comme une bombe. A ce système appartiennent également plus de quatre cents comètes qui ont toutes été notées dans les annales de l'astronomie. Ces astres se meuvent autour du soleil avec une extrême rapidité en décrivant des orbites très-excentriques. Leur noyau ne paraît pas être aussi solide que celui des planètes; ils ont des queues de plusieurs millions de milles, assez semblables à l'aurore boréale, et à travers lesquelles on voit souvent scintiller les étoiles. Les uns ont supposé que ces corps étaient tombés du soleil; les autres, qu'ils s'étaient égarés dans les champs sans bornes de l'espace: on leur a attribué des fonctions diverses, et entre autres de former et de répandre dans notre système le fluide électrique.

« Il nous reste maintenant à examiner si tous, ou même quelques-uns de ces différens astres, sont susceptibles d'entretenir la vie animale ou végétale.

« Il était naturel de supposer que la vue des corps célestes, à travers des instrumens d'optique, donnerait lieu à de nouvelles hypothèses. La première de ces hypothèses fut que la lune jouissant de tous les avantages de notre propre globe, devait être également remplie d'animaux et de végétaux. Galilée, profondément convaincu de la probabilité de cette supposition dressa la première carte de cet astre. Elle fut adoptée par la plupart des astronomes de son temps, qui se disputèrent le droit de nommer les mers et les districts qu'ils prétendaient y apercevoir.

« Plusieurs astronomes soutinrent également que les planètes avaient aussi des habitans. Le grand Newton ne s'est pas expliqué à cet égard; mais le fils d'Herschell n'a pas craint de soutenir que le soleil lui-même était assez froid pour être habité, attendu que son atmosphère était à 2,500 milles au-dessus de son noyau: qu'on pouvait s'en assurer, en considérant les crevasses qui s'établissent dans cette atmosphère et qui y flottent régulièrement. Huygens, astronome et géomètre du plus grand mérite, a écrit que les habitans de la lune et des planètes devaient être semblables en tout à ceux de la terre; et c'est aussi l'opinion qu'a soutenue Fontenelle dans son ouvrage sur la pluralité des mondes.

« La lune est nécessairement l'astre que nous devons le mieux connaître, puisque c'est celui dont nous sommes le moins éloignés. Considéré de la lune, notre globe offrirait un admirable spectacle, attendu qu'il est treize fois plus grand que cet astre. Tandis que la terre roule paisiblement autour de son axe, elle montre tour à tour les continents, les mers, les fleuves, les montagnes de son double hémisphère, pendant que les régions des pôles avec leurs montagnes de glace et les cimes chargées de neiges de l'Himalaya, des Andes et des Alpes, étincellent comme des émeraudes ou comme les cristaux d'un lustre sous les rayons du jour.

« On sait que si la terre n'était pas environnée de son atmosphère, le phénomène de la vie ne pourrait pas s'y produire; cette atmosphère sert à la fois de conducteur à la chaleur et à la lumière: et cela est si vrai que, quoiqu'elle ait environ 50,000 milles de haut, nous ne pouvons vivre même à une élévation de 6,000 milles en ligne perpendiculaire; car, à cette hauteur, les cimes des montagnes sont invariablement couvertes de glaces éternelles, jusque dans les latitudes les plus chaudes. Or, l'observation a fait voir que la lune est privée d'atmosphère; d'un autre côté, elle ne saurait avoir les mers que certains observateurs, égarés par des illusions d'optique, lui ont attribuées; car s'il y avait des mers dans la lune, l'attraction de la terre étant douze fois plus grande que la sienne, occasionnerait l'inondation de la portion de cet astre qui se trouve la moins éloignée de nous. Ainsi donc la lune étant à la fois privée d'eau et d'air ne saurait avoir des animaux ou des végétaux.

« Ces observations sont également applicables aux autres planètes, où au surplus le phénomène de la vie ne pourrait exister alors même qu'elles ne seraient pas privées d'air respirable.

« Mercure, qui, après les planètes télescopiques, est la plus petite de notre système, et qui en est aussi la plus pesante, serait vitrifiée ou calcinée par la proximité du soleil, sans l'extrême densité de sa matière. Il faudrait, pour que des êtres humains pussent naître ou se conserver au milieu d'une si épouvantable chaleur, qu'elle fût autant de statues de basalte.

« Vénus est plus éloignée, et elle est d'une dimension à peu près égale à celle de notre globe. On espérait qu'on lui découvrirait un satellite ou une atmosphère à son fameux passage sur le disque du soleil en 1769; mais ces espérances ont été trompées. Les astronomes qui croient à la pluralité des mondes planétaires supposent que Vénus et Mars, étant les

moins éloignés de la terre et les deux astres qui lui ressemblent le plus, doivent avoir des habitans à peu près semblables à ceux de notre globe. Comme ils assurent avoir reconnu des glaces sur les régions polaires de Mars, ils pensent que les régions tropicales de cette planète sont assez chaudes pour que le phénomène de la vie puisse s'y produire, tandis que les régions polaires de Vénus sont assez froides pour pouvoir posséder des animaux et des végétaux. La fausseté de ces hypothèses est si évidente qu'il serait superflu de chercher à la démontrer.

« Nous ne connaissons presque rien des trois immenses planètes enfoncées dans les profondeurs de notre système, ni de ces satellites, de ces anneaux qui forment leur bizarre et magnifique cortège. Leur distance du soleil est si considérable qu'ils ne doivent le voir que comme une grande étoile. Sa lumière est encore assez forte pour y être réfléchi; mais la chaleur doit y être presque imperceptible. Ces planètes sont formées d'une matière légèrement condensée; l'orbite de Jupiter est un peu plus pesante que l'eau, tandis que celui des deux autres est au contraire un peu plus léger. L'énorme sphère de Jupiter, qui a plus de 80,000 milles de diamètre, roule sur son axe dans moins de dix heures. Quelle rapide mutation doit éprouver l'aspect de son ciel dans ces jours et ces nuits de cinquièmes chacun! le soleil, les étoiles, les planètes s'avancant légèrement sous la voûte céleste, se couchent et se lèvent dans une succession rapide, tandis que ses quatre lunes paraissent tantôt isolément, et tantôt ensemble, échantant le soleil et s'éclipsant les unes les autres. Son année est égale à douze des nôtres.

« Mais, dit-on, comment la toute-puissance de la nature, qui ne fait rien en vain, n'a-t-elle pu créer des mondes utiles et déserts? Il est plus facile de se réconcilier avec cette idée quand on se rappelle que notre propre globe a été pendant de longs âges sans habitans; et que lorsqu'il a cessé d'être une vaste solitude, il n'a d'abord été peuplé que des animaux les moins parfaits; que la première apparition de l'homme est la plus récente de toutes celles des êtres qui y vivent encore, ou dont il a conservé les débris. Peut-être aussi arrivera-t-il une époque où les planètes, lentement préparées par la main de la nature, pourront être peuplées à leur tour; le but de cet article est seulement de prouver qu'il est impossible qu'elles le soient aujourd'hui.

« En examinant l'état général du système solaire, il est difficile de ne pas remarquer tous les avantages de la position qu'occupe la terre, placée entre les orbites de Mars et de Vénus. Si elle eût été plus rapprochée du premier, les glaces et les neiges des pôles auraient envahi les régions tempérées, et forcé la race humaine d'occuper exclusivement la zone torride. D'un autre côté, si elle eût été plus près de Vénus, la chaleur aurait été si intense, que les régions tropicales n'auraient plus présenté qu'une zone ardente, et tous les animaux fuyant sa température embrasée seraient venus se grouper sous les deux pôles: là, séparés par des régions infranchissables, ils seraient restés aussi étrangers les uns aux autres que s'ils eussent appartenu à des planètes différentes. Ainsi donc une main bienfaisante semble avoir tout fait pour l'homme en lui assignant le premier rang parmi les animaux de notre globe, et en donnant à cette planète la place la plus avantageuse du système solaire.

HISTOIRE.

SOUVENIRS DE BERNADOTTE

PENDANT LA CAMPAGNE DE 1813.

Au commencement de la campagne de 1813, lorsque, enhardi par les revers récents de Napoléon, la Prusse se décida à se déclarer et à s'unir contre lui, avec la Russie et la Suède, sir Charles Stewart, aujourd'hui marquis de Londonderry, fut envoyé sur le continent pour rouvrir nos relations diplomatiques avec cette puissance. Il fut ensuite accrédité, ainsi que lord Cathcart, en qualité de plénipotentiaire près du quartier-général des souverains alliés. A ce titre, ils étaient chargés de rendre compte des dispositions militaires et des mouvemens des troupes de la coalition. Sir Charles avait en outre la mission spéciale d'observer d'un œil attentif Bernadotte, prince royal de Suède, auxiliaire suspect dont on se méfiait en s'en servant. Afin de rendre cette surveillance plus efficace, le général Stewart avait reçu de notre gouvernement des lettres qui l'accréditaient près du prince, pour toutes les affaires militaires. Ces affaires, qui n'étaient pas sans importance, attendu que la Suède recevait des subsides de la Grande-Bretagne, avaient aussi l'avantage de masquer un peu la mission spéciale qu'il devait remplir. Quant aux négociations diplomatiques, elles continuaient à être confiées à M. Thornton, qui suivait aussi le quartier-général du prince.

C'est des détails de cette mission et en général des événemens à jamais mémorables de la campagne de 1813 et 1814, que sir Charles a rendu compte dans le nouvel ouvrage qu'il vient de publier. La série de ces rapides et prodigieux événemens, qui se succédèrent pendant les deux années que dura sa mission, est reproduite avec simplicité dans une suite de lettres adressées à lord Castlereagh, et qu'il n'a fait que réunir par quelques autres. Le grand intérêt de son livre, c'est qu'il nous fait connaître les ressorts secrets des événemens dont nous ne connaissons guère que la surface, et que ceux qui faisaient jouer ces ressorts y sont peints et caractérisés à merveille. Il faut avouer que ces dessous de cartes ne sont pas à tout prendre très-favorables aux joueurs, et que plusieurs manquaient des hautes qualités que semblait commander leur haute position. Aussi, probablement à son insu, le récit de sir Charles diminue-t-il un peu de l'enthousiasme qu'avaient inspiré ces événemens environnés du prestige que leur prêtait la distance.

Dans le camp ennemi, jamais au contraire le génie de Napoléon ne se montra avec plus d'éclat. Heureusement pour ses adversaires les dés étaient presque toujours contre lui. Il fit aussi plusieurs fautes; la plus grave fut de conserver les mêmes lignes d'opération avec des forces décroissantes. Ces forces se trouvaient dispersées par pelotons depuis l'Èbre en

Espagne jusqu'au delta de la Vistule. Napoléon se flattait sans cesse qu'un retour soudain de la fortune, ou une inspiration de son génie, lui rendrait tout ce qu'il avait perdu.

Ce fut vers le milieu d'avril que le général Stewart arriva au quartier-général des deux souverains alliés, l'empereur Alexandre et le roi de Prusse. Leurs troupes manœuvraient en avant de Leipsick, remplies de l'idée qu'elles allaient repousser les Français au-delà du Rhin. Mais, à la grande surprise des généraux qui les commandaient, Napoléon se présenta sur le terrain, avec une armée formidable, avant la fin du mois. Il arrêta, à Lutzen, leur marche en avant; et à Bautzen, il les rejeta sur Dresde, qu'ils évacuèrent pour repasser l'Elbe. Tous ces événemens, qui faisaient de nouveau pencher la balance en faveur des Français, eurent lieu avec la rapidité d'un coup de théâtre. Malheureusement pour Napoléon, il se laissa influencer par les cris qui imploraient la paix en France, jusque dans son quartier-général. Il consentit à un armistice dont ses ennemis profitèrent pour négocier avec l'Autriche, l'entraîner avec eux. Cet acte imprudent est sans contredit celui qui a exercé le plus d'influence sur la chute de Napoléon, l'instant où il l'a conclu peut être considéré comme le moment fatal et décisif de sa fortune.

Toutefois la première intervention des Autrichiens ne fut pas heureuse. Vers le milieu du mois d'août ils étaient arrivés sur les bords de l'Elbe, et les hostilités recommencèrent. A près beaucoup de rivalités et d'intrigues, le commandement suprême fut nominalelement conféré au prince de Schwartzberg, qui avait amené avec lui 160,000 hommes; mais l'empereur Alexandre aspirait à avoir la réalité de ce commandement, et l'exerçait en effet. Sir Charles Stewart fait, à cet égard, des révélations curieuses qui expliquent les désastres de l'attaque dirigée sur Dresde. « Il fallait faire quelque chose, disait-on au quartier-général, et c'était pour obéir à cette nécessité qu'on avait tenté cette attaque si précipitée et si mal conçue. Personne ne voulait prendre la responsabilité de cette désastreuse affaire. Il était constant que Moreau l'avait hautement désapprouvée. Quant au prince de Schwartzberg, il se justifiait en disant qu'il n'y avait pas de général en chef, quand des rois et des empereurs étaient sur le terrain. Il paraît qu'en effet il avait un jeu fort difficile à jouer. Mais la chance que Napoléon avait encore mise de son côté par les plus étonnantes combinaisons, tourna de nouveau contre lui par l'imprudence avec laquelle un de ses lieutenans alla se jeter dans les montagnes de la Bohême. Ce qui est curieux, c'est l'espèce de pressentiment qu'il avait eu de ce désastre. « Prenez garde à la cohue des fuyards, » disait-il dans ses instructions à Vandamme, en le chargeant de poursuivre les Autrichiens. On ne tint aucun compte de cet avertissement prophétique, et les résultats d'une des plus étonnantes victoires de ce grand capitaine furent entièrement détruits.

Pendant la durée de l'armistice, le prince royal de Suède arriva avec ses troupes; et ce fut alors que commença la surveillance que sir Charles Stewart était chargé d'exercer sur lui. Le roi de Prusse et même l'empereur Alexandre avaient supporté sans humeur apparente cet espionnage militaire; mais Bernadotte ne s'y soumettait qu'avec une extrême impatience.

Au fond, rien n'était plus faux que la position de ce prince. Il haïssait profondément Napoléon. Dans les illusions de son orgueil, il lui semblait que celui-ci lui avait enlevé la place qu'il devait tenir en France; ce sentiment lui avait fait prendre avec empressement les armes contre lui. D'un autre côté, il n'était pas à son aise avec ceux auxquels il s'était associé. Il sentait qu'il n'était pas un des leurs; ces rois, ces princes déchus qui commençaient à se présenter dans leurs quartiers-généraux lui causaient de vives sollicitudes et excitaient ses ombrages; il ne pouvait rien avoir à gagner à la restauration de toutes ces vieilles dynasties. Aussi c'est en hésitant qu'il faisait des vœux pour le succès de la cause qu'il avait embrassée; peut-être même en eût-il fait de contraires, si quelques amis qu'il avait à Paris, et qui avaient presque tous été autrefois des républicains ardents, en lui exagérant sa popularité en France, ne lui avaient fait concevoir l'espérance d'en devenir l'arbitre sous le titre de dictateur.

Pendant toute la durée de la campagne il parut inquiet, susceptible, irrité. Les souverains alliés n'avaient pas de confiance en lui, et il lui était impossible de ne pas s'en apercevoir. Il prétendait à une égalité de rang à laquelle on ne consentait qu'à regret, et à une supériorité de talens militaires dont on ne tenait aucun compte. En arrivant il imaginait que tous ses plans seraient adoptés sans discussion; mais les généraux russes et l'empereur Alexandre lui-même aimaient beaucoup mieux se diriger par leurs propres lumières. Quand il vit qu'il ne pouvait pas jouer le premier rôle, il voulut du moins en avoir un tout-à-fait distinct. Avec une division hanovrienne, quelques troupes russes et celles de la Suède, il put agir isolément, tout en poursuivant le but commun, mais sans jamais perdre de vue sa situation particulière. Malgré son incontestable inimitié pour Napoléon, il se montrait toujours disposé à favoriser la France, soit par un vieux sentiment de patrie, soit par l'arrière-pensée dont nous parlions tout à l'heure. Ce fut avec peine qu'on l'empêcha d'accorder des conditions à Davoust en opposition avec les vues des alliés. Il renvoya, sans consulter personne, des officiers français qu'il avait faits prisonniers; et enfin, s'arrêtant avec ses troupes dans le Holstein, il refusa de prendre part à l'invasion de la France.

Les détails relatifs à Bernadotte sont incontestablement les plus piquans du livre de sir Charles Stewart. Le général avait, à son égard, la même défiance que les souverains alliés. Suivant lui, sans ses importunités, le prince-royal aurait fait encore beaucoup moins qu'il n'a fait. Il n'hésite pas à le taxer de tergiversation deux jours avant la bataille de Leipsick. Il ne fallut rien moins que la part que son corps d'armée prit à cette bataille pour faire cesser les doutes et les sollicitudes de notre commissaire. Voici en quels termes sir Charles pressait Bernadotte d'agir, le 16 octobre, à neuf heures un quart du matin:

« Monseigneur, un avis du général Blücher m'apprend que l'ennemi a quitté Dolitsch. Suivant les idées du général, il est de la plus haute importance que l'armée de V. A. R. se porte à la gauche, derrière Dolitsch. Les marais et les défilés la

mettent absolument hors de danger, et V. A. R. sera en état de prendre part au combat que ses talens militaires rendront plus décisif. Comme toute la force de l'ennemi est concentrée dans les environs de Leipsick, permettez-moi de vous faire observer que les momens sont précieux. La nation anglaise vous regarde; il est de mon devoir de vous parler avec franchise. J'ose supplier V. A. R., si elle reste en seconde ligne d'envoyer au général Blücher la brigade de Roquetiers.

Le même jour il écrivait de Halle :

« Monseigneur, je viens du champ de bataille du général Blücher. J'ose supplier V. A. R. de se mettre en marche au moment où elle recevra cette lettre, et de se porter sur Tautsch. Il n'y a pas un instant à perdre. V. A. R. me l'a promis : je lui parle à la fois en ami et en soldat. Si vous ne vous mettez pas immédiatement en marche, vous vous en repentirez toujours. »

On voit par ce ton impérieux que notre agent militaire n'oubliait pas que c'était l'Angleterre qui soldait les troupes suédoises. Dans la matinée du 18, tandis que l'on faisait les préparatifs de l'attaque, Sir Charles Stewart quitta Blücher à Breitenfeld pour revenir au quartier-général de Bernadotte. Dès qu'il se présenta chez le prince l'aide-de-camp de service le fit entrer.

« Je ne fus pas moins surpris que choqué, dit Sir Charles, quand je vis le prince s'aborder avec une colère concentrée. Il me tira dans l'embrasure d'une croisée, et, parlant à demi-voix, probablement pour que les personnes qui étaient dans la pièce n'entendissent pas, il me dit : « Comment ! général Stewart, quel droit avez-vous de m'écrire ? Ne vous rappelez-vous pas que je suis le prince-royal de Suède, un des plus grands capitaines de notre âge ? Que penseriez-vous de quelqu'un qui vous écrirait comme vous l'avez fait ? Vous n'êtes pas accrédité près de moi ; c'est par mon amitié que vous êtes ici. Vous m'avez fait beaucoup de peine. »

« Je répondis du ton le plus respectueux : « Il est possible, Monseigneur, que mon zèle m'ait entraîné trop loin ; mais, d'après l'idée que je me suis faite de mon devoir, je ne puis me repentir d'aucune de mes démarches. J'ai engagé V. A. R. à se porter sur Zorbig, et ensuite à continuer son mouvement sur Landsberg, et elle a bien voulu accueillir cette idée. Après la victoire du général Blücher, ma lettre l'a déterminé à quitter Landsberg, à deux heures du matin, et à déboucher sur le terrain avec ses têtes de colonnes. V. A. R. peut voir maintenant si je me suis trompé sur les projets de l'ennemi. Toutes ces circonstances sont connues de son état-major, et des principaux officiers de son armée. Je demande que le baron de Welterstedt et le général Adlercreutz jugent eux-mêmes si ce n'est pas à mes humbles mais persévérans efforts qu'est dû le résultat que nous avons obtenu. Mon intention n'a certes jamais été de méconnaître tout ce que je dois à la haute position de votre altesse royale; mais il est dur, au lieu de recevoir des remerciemens pour mes services, de n'entendre que des reproches. Si je ne suis pas accrédité, comme ministre, près de la cour de Suède, je suis chargé, d'une manière générale, des intérêts militaires de la Grande-Bretagne dans tout le nord de l'Europe. L'Angleterre paie l'armée suédoise, et les comptes que je rends de la manière dont cette armée agit pour la cause commune doivent beaucoup influencer sur l'alliance. Je suis assurément incapable de la ridicule vanité de vouloir mettre de pair la valeur de mes opinions militaires avec celle des opinions d'un si grand général ; mais il est incontestable que V. A. R. n'a pris ses dernières dispositions que parce qu'elle en a été pressée. Ses premiers ordres étaient une dérogation au système de combinaison et en désaccord avec les dispositions de la grande armée. D'ailleurs, indépendamment de ces démonstrations d'un but isolé et particulier, ce but a aussi été attesté par certaines paroles de V. A. R. Ce n'est plus le moment des ménagemens diplomatiques. Je m'explique avec respect, mais avec franchise. Je ne m'écarterai jamais de mon devoir, quoi qu'il m'en coûte ; et j'avoue que, même après avoir entendu les reproches de V. A. R., je crois encore n'avoir fait que ce qu'il me commandait. »

« Pendant que je parlai, la physionomie du prince éprouva beaucoup d'altérations. A la fin il parut se calmer, et me dit avec bonhomie : « Eh bien, voulez-vous que nous soyons amis ? Vous savez, général Stewart, l'affection que je vous porte. Pourquoi ne pas causer ensemble des dispositions militaires ? Dites-moi vos idées ; mais ne m'écrivez plus, je vous en prie, de grâce. » Je répondis à S. A. R. que j'étais extrêmement sensible à l'amitié qu'elle voulait bien me témoigner ; que si ma correspondance lui était importune, j'adresserais désormais mes lettres au général Adlercreutz, quoiqu'elle m'eût, dans le commencement, engagé à correspondre directement avec elle. J'ajoutai que tout mon but était d'être utile à la nation suédoise, et que, lorsque son chef ne faisait pas, dans mon opinion, tout ce que sa position commandait, il m'était impossible de ne pas le lui dire avec franchise. Là-dessus le prince me prit la main qu'il serra affectueusement. Nous parlâmes sur les événemens qui venaient de se passer, et je me trouvai rentré en grâce, tellement même que le prince m'engagea à dîner avec l'empereur d'Autriche. Je fus le seul ministre invité.

Malgré ces petits débats, qui se renouvelaient de tems à autres, le général Stewart est, à tout prendre, très-favorable à Bernadotte. « Ses manières et son langage, dit-il, sont pleins de séduction. Quand, armé, comme il l'est presque toujours, d'une fiole d'eau de cologne, tandis que de sa gauche pend un long mouchoir blanc, il vous parle avec force, élégance et grâce, en répandant l'eau parfumée dans tous les coins de l'appartement, il est bien difficile de ne pas s'en laisser fasciner. Il est impossible de trouver quelqu'un d'un abord plus facile. J'étais admis à toute heure près de cet homme extraordinaire, et toujours accueilli par le titre de mon ami. »

Il paraît cependant que, comme les princes légitimés par Louis XIV, et en général comme tous ceux qui ont fait une fortune extraordinaire et inespérée, il se montrait souvent très-pointilleux sur l'étiquette. A la cour de Mecklenbourg, par exemple, afin d'éviter les querelles de préséance, on convint qu'il entrerait dans la salle à manger par une porte différente de celle des autres princes de cette maison.

Quant à cette envie qu'il montrait à s'isoler et à agir séparément des alliés, nous croyons qu'elle tenait autant à son caractère qu'à sa position.

Il calculait probablement qu'une direction personnelle et indépendante le mettrait plus en relief ; séduction à la quelle on ne résiste guère dans la partie de la France où il est né. C'était cette allure isolée qui avait été la cause de ses querelles sans cesse renaissantes avec Napoléon. De là entre ces deux hommes des incompatibilités que rien ne pouvait concilier. C'est ainsi qu'après la bataille de Wagram, où Bernadotte commandait un corps d'armée saxon, il adressa à ses troupes une proclamation dans laquelle il leur attribuait presque tout l'honneur de la victoire. Napoléon, furieux en voyant cette proclamation, lui retira son commandement et lui fit quitter l'armée. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que le contingent saxon, au lieu de contribuer au gain de cette bataille, avait au contraire failli le compromettre.

* Lord Castlereagh, marquis de Londonderry, mort sans enfans.
i Narrative of the late war in Germany and France. By lieutenant-gen. Charles Vane, marquis of Londonderry.

POÉSIE.

LA MORT DU BANDIT.

BALLADE.

Terracine.

Trente écus d'or aux brigandiers romains !
Il est tombé près des marais Pontins,
Ce fier Memmo ; le voilà sans haleine,
Pâle, immobile, adossé contre un chêne
Des Apennins.
La mort attend ; mais si la proie est belle,
Pour la saisir il lui faut des efforts,
Et l'âme est sourde à sa voix qui l'appelle.
Il faut du temps pour chasser d'un tel corps
L'âme rebelle.

Près d'un vieux mur, tombeau de Cicéron,
Ils ont porté leur vaillant compagnon.
Car du Vésuve à la route Appienne
Il n'est villa, tombeau qui n'appartienne
À Cicéron.
Douze bandits dans ta demeure sombre,
La torche en main, implorant le Seigneur
Pour ce bandit couché sur un décombre,
O Tullus, ces hôtes font honneur
À ta grande ombre !

Penché sur lui, du front inanimé
L'un approchait le sapin enflammé.
Creusant la fosse et dévorant ses larmes,
L'autre disait : « de ses compagnons d'armes
Il fut aimé.
« Un cardinal ne l'est pas davantage
« Par les neveux dont il meurt assisté.
« Qu'il était beau dans l'ardeur du pillage,
« L'homme de bien ! et que de probité
« Dans un partage !

« D'un buis sacré, chaque printemps nouveau,
« L'aube fleurie ombrageait son chapeau.
« Au coin d'un bois, jamais durant l'octave,
« Jamais à l'œuvre on n'aurait vu ce brave
« Sans son rameau.
« Prêtres, laïcs voyageaient à leur guise.
« Hors les Anglais, tous obtenaient merci ;
« Mais l'hérétique était de bonne prise.
« Fêtez donc Pâque, et pour mourir ainsi
« Servez l'Eglise ! »

Memmo s'agite ; il vous parle : écoutez !...
Sa voix s'éteint ; ses bras ensanglantés,
Ses larges mains cherchent sous la bruyère
Un vieux mousquet couché dans la poussière,
À ses côtés.
C'est son ami, son défenseur fidèle.
Il le regarde, et prêt à défaillir,
Sur la détente à ses efforts rebelle
Son doigt glacé se courbe, et fait jaillir
Une étincelle.

« Bien ! Bien ! dit-il, tu reconnais celui
« Qui fut ton maître... adieu, c'est fait de lui !
« Humide encor du sang de ma blessure,
« Pour me venger, dans une main plus sure
« Passe aujourd'hui.
« Ce Gaëtan, qui m'est venu surprendre,
« Tu me le dois : feu sur mon meurtrier !
« Dans cette fosse, où mon corps va descendre,
« Avant trois jours il faut me l'envoyer ;
« Je vais l'attendre. »

Un moine, alors, l'air doux et l'œil fervent,
Suivait sa route, et marchait en rêvant
Au saint emploi des dons que les fidèles
Avaient remis dans ses mains paternelles,
Pour son couvent.
Avec respect on s'incline, on l'arrête.
Il s'approcha, guidé par un bandit,
Sans résister, sans relever la tête,
Et pas à pas, de peur qu'on n'entendit
Sonner sa quête.

Il fit tout bas plus d'un acte de foi :
On pense à Dieu quand on tremble pour soi.
Memmo lui dit : « votre heure est arrivée,
« Si par vos soins mon âme n'est sauvée :
« Confessez-moi.
« Là haut, mon père, il faut que je réponde
« De bien du sang répandu sans remords.
« Humble, et saisi d'une terreur profonde,
« Le prêtre dit, « mon fils, qui n'a ses torts
« Dans ce bas monde ? »

A chaque meurtre, avec recueillement
Tous les bandits se signaient tristement.

Memmo reprit : « Au nom de la Madone,
« Et du Sauveur, voici ce que je donne
« Par testament :
« A mon Adda, qui pour moi fut si tendre,
« Tous mes joyaux ; ma croix d'or au saint lieu ;
« Cette arme à toi, pour réjouir ma cendre ;
« Ma bourse au prêtre ; enfin mon âme à Dieu,
« S'il veut la prendre. »

Force fut bien au prêtre épouvanté
De le bénir, quand il eut accepté.
Adda survient, et son fils avec elle.
Dans ses yeux noirs, où l'éclair étincelle,
Que de fierté !
« Mort ! mort ! dit-elle, amis, du moins j'espère
« Que le vainqueur ne l'a pas vu fuyant ?
« Non, cria-t-il, se dressant de colère...
« Et pour l'enfant, il pleurait, en voyant
« Pleurer sa mère. »

Memmo touchait à son dernier moment,
Et son Adda lui parlait doucement,
Puis l'embrassait, puis de ses tresses blondes
Elle essayait les blessures profondes
De son amant.

Lui, sur un bras se relève et soupire.
Ses dents déjà, malgré lui se heurtant,
Par un bruit sourd trahissaient son martyre.
Penché sur elle, il lui sourit pourtant ;
Mais quel sourire !...

« Adieu, dit-il, adieu ; séparons-nous,
« Comme le soir d'un jour de rendez-vous.
« Te souvient-il, ô ma belle compagne,
« De ce baiser donné sur la montagne
« Par ton époux ?
« Baiser d'amour, baiser de fiançailles !
« Il fut plus doux, plus ardent qu'aujourd'hui,
« Quand j'étouffai tes cris dans les broussailles.
« Un seul encor !... mais glacé... c'est celui
« Des funérailles.

« Adda, ma veuve, il te faut un soutien :
« Choisis un brave, et tous deux aimez bien
« Ce pauvre enfant qui me regarde et pleure.
« Ainsi que moi, prends soin qu'il vive et meure
« En bon chrétien.
« Treize ans venus, au maître autel du temple
« Qu'il communie, et dès le lendemain
« Tu lui diras : ton père te contemple ;
« Ici sa tombe, et là le grand chemin,
« Suis son exemple !...

Lors commença le bandit palissant
À se rouler dans les flots de son sang.
C'était pitié que de voir sa souffrance !
Ave ! dit-il : Amen ! dit l'assistance,
En gémissant.
Sa tête enfin retombe appesantie.
Salves d'adieu, retentissent dans l'air,
Couvrez la voix de son enfant qui crie ;
Tonnez, mousquets !... pour le ciel ou l'enfer
L'âme est partie.

CASIMIR DELAVIGNE.

VOYAGES.

LE JUBILÉ ET LE CARNAVAL, A ROME.

Rome..... 1829.

Vous m'avez demandé, mon ami, quelques détails sur le jubilé et les autres fêtes de Rome, dont vous n'avez pu être le témoin durant votre long séjour dans notre capitale. Je vais satisfaire votre curiosité du mieux qu'il me sera possible.

I. Le Jubilé.

Le jubilé, vous le savez, est l'année sainte que célèbre ordinairement l'Eglise à la fin de chaque siècle. Cette solennité avait lieu chez les Hébreux tous les cinquante ans, c'est-à-dire, après une révolution de sept fois sept ans. Le pape Boniface VIII, qui institua le jubilé pour la chrétienté, en 1300, le fixa à la fin de chaque année séculaire. Clément VI le réduisit, comme les Juifs, à la cinquantième. Urbain VI Péta-blit pour tous les trente-cinq ans, et Sixte IV pour tous les vingt-cinq ans ; c'est pourquoi le dernier a été publié en 1824 pour l'année suivante. La bulle du S. P. fut lue, la première fois, le jour de l'Ascension dans les trois basiliques de Rome : dès lors nos places publiques furent constamment remplies de prédicateurs missionnaires qui instruisaient le peuple en plein air, et souvent le souverain pontife y assistait. La seconde lecture de la bulle fut faite le quatrième dimanche de l'Avent ; dès ce moment tous les spectacles furent fermés, et les divertissemens publics prohibés. La troisième et dernière publication eut lieu le dimanche avant Noël, dont la veille fut le jour fixé pour l'ouverture du jubilé, et pendant trois jours les cloches annoncèrent cette solennité.

Au jour fixé, à onze heures du matin, les autorités et ambassadeurs prirent place dans l'immense tribune élevée sous le péristyle de l'église. A midi, le clergé sortit processionnellement du Vatican, descendit sous les portiques de la gauche, et remonta par le milieu de la place. Il était accompagné d'un détachement de l'infanterie de la garde civique qui marchait en avant. Venaient derrière, les ordres religieux qui sont en très-grand nombre dans notre ville, une députation du clergé des diverses paroisses et le chapitre de Saint-Pierre, puis des évêques et des cardinaux. Le souverain pontife paraissait ensuite environné des grands officiers de sa cour. Il était vêtu d'une chape de drap d'argent, la tête surmontée de la tiare à triple couronne, et il tenait un cerche à la main. Un détachement de cavalerie fermait la marche.

S. S., arrivée sous le péristyle de Saint-Pierre, se plaça sur un trône magnifique. On chanta des psaumes en musique ; ensuite le grand pénitencier remit au pape un marteau d'or.

Le pontife descendit de son trône, et frappa trois fois la porte sainte qui était murée, en prononçant trois versets; il rendit le marteau, et remonta sur son trône. On se mit aussitôt à démolir et à déblayer la muraille, tandis que l'on chantait un psaume. Lorsque la porte fut libre, le pape, une croix d'or à la main, s'avança vers la porte sainte, et, s'étant prosterné, il en baisa le seuil. En se relevant, il entonna le *Te Deum*; il entra ensuite dans l'église, à la tête des cardinaux, des évêques et des principaux assistants; au même instant, le son des cloches et l'artillerie du château Saint-Ange annoncèrent l'ouverture du jubilé. La suite de la procession entra aussi dans l'église, et pendant qu'on achevait le cantique, les prélats et le chapitre de Saint-Pierre furent admis au baisement des pieds du pape.

Le S. P. s'étant placé sur la chaise gestatoriale, fut porté en triomphe jusqu'à un autre trône placé au fond du chœur, où il entonna les premières vêpres de Noël, après lesquelles il retourna au palais du Vatican, et la procession le suivit.

Le lendemain, jour de Noël, de nouvelles salves d'artillerie annoncèrent la fête. Le pape officia pontificalement. Après la messe, il monta au grand balcon, d'où il donna la grande et solennelle bénédiction *urbi et orbi*, au son des cloches et au bruit de l'artillerie.

Les conditions pour gagner le jubilé à Rome, sont de visiter trente fois les quatre basiliques; savoir Saint-Pierre, Sainte-Marie Majeure, Saint-Jean-de-Latran et Saint-Paul, ce qui n'est pas une petite affaire, car le trajet de l'une à l'autre de ces églises est fort long, surtout celui de Saint-Pierre à Saint-Paul. Les étrangers ne sont obligés qu'à la moitié de ces stations. Comme l'église de Saint-Paul a été détruite par un incendie, on lui a substitué celle de Sainte-Marie *in transtevere*, c'est-à-dire au-delà du Tibre. Chacune des trois basiliques, outre Saint-Pierre, a aussi une porte sainte, pour l'ouverture de laquelle le pape délègue trois cardinaux qui remplissent ses fonctions.

Le souverain pontife fait aussi ses stations aux quatre basiliques, à pied, accompagné de ses gardes et des officiers de sa maison, et ordinairement suivi d'une grande multitude de peuple et de pèlerins, qui font retentir l'air des acclamations et des cris *Viva il Papa!* Il est revêtu de sa soutane blanche, et d'un camail pourpre avec une étoile en drap d'or. Il est reçu à l'entrée de chaque basilique par tout le clergé. Il se prosterne devant la porte sainte et en passe le seuil à genoux; après sa prière, il reçoit les hommages du clergé et continue sa marche. Les cardinaux, en grand costume, visitent individuellement les basiliques. Tous les ordres religieux, les pénitents et les collèges vont processionnellement faire leurs stations. Le jubilé dure quarante jours, avant et pendant lesquels il arrive dans notre ville un nombre considérable de pèlerins qui sont logés et nourris pendant trois jours dans des hospices particulièrement destinés à cette œuvre-pie, et surtout dans celui de la Trinité, fondé et doté richement par des rois, des papes et des empereurs. Ces hôtes sont servis par une confrérie de pénitents, composée de tout ce que Rome a de plus riche et de plus notable. Les confrères, vêtus de robes de toile, lavent les pieds aux pèlerins, les servent à table, leur font des lectures spirituelles et leur distribuent des aumônes. Les deux sexes sont logés séparément. Outre ces hospices, différentes nations, et surtout les Français, en ont chacune un particulier pour les pèlerins de leur pays. Nous avons eu près de cent mille pèlerins dans ce jubilé. Le pape en traitait tous les jours dans son palais une douzaine qui étaient servis par des prélats; il les visitait pendant les repas et leur distribuait des médailles et des chapelets.

Durant le jubilé, le souverain pontife va célébrer la messe dans la chapelle de la Scala-Santa, dont il monte les 28 degrés à genoux. Dans celui-ci, le 24 mars, le pape fit célébrer un service solennel, en l'honneur de Louis XVIII. Le cardinal Gregorio y chanta la messe, et l'oraison funèbre du prince fut prononcée en latin.

Vers les derniers jours du jubilé, le saint père se rend en grand cortège à Saint-Pierre, où sont rassemblés 72 pèlerins de toutes les nations, qui y reçoivent la communion de sa main. Après la messe, le souverain pontife, dépouillé de tous ses ornements, et les pieds chaussés de simples sandales, se met à la tête des pèlerins, et marche processionnellement, d'abord vers le tombeau de saint Pierre, puis sort, pour aller faire une station à l'église de Saint-Laurent, ensuite à Notre-Dame Transpalatino, et revient au Vatican, faire la dernière station à la chapelle Pauline, magnifiquement illuminée, où la bénédiction est donnée. Après la cérémonie, les 72 pèlerins, représentant les 72 disciples de Jésus-Christ, sont conduits dans une salle du Vatican, où ils s'asseyent autour d'une grande table, en fer à cheval, à la tête de laquelle est une autre petite table placée sous un dais, pour le pape. Le pontife en simple soutane, ayant une serviette en forme de tablier, sert lui-même la soupe aux pèlerins; puis, après la bénédiction, il se met aussi à table. La maison de sa sainteté est aussi traitée dans des appartements séparés. Après le repas, les convives défilent devant le pape qui leur distribue des médailles et des chapelets, ce qui est le signal de leur congé. Enfin, au bout de la quarantaine, le jubilé se termine par une messe pontificale célébrée avec la plus grande pompe, à Saint-Pierre, et par un *Te Deum* chanté en musique, au son de toutes les cloches de la ville, et de l'artillerie du château Saint-Ange.

Les papes choisissent ordinairement ce tems du jubilé pour la béatification de nouveaux saints, l'exaltation de cardinaux, et des nominations aux évêchés et aux grandes maîtrises d'ordres religieux.

Voilà ce qui se pratique constamment à Rome tous les 25 ans.

II. Du Carnaval.

Dans notre ville, le carnaval est un vrai tems de dissipation et de folies. Les spectacles de tous genres, les courses de chevaux, les mascarades, se succèdent sans relâche; il n'y manque que les festins qui sont très-rare et qui se réduisent à quelques dîners diplomatiques très-longs, mal servis et fort ennuyeux.

Les mascarades ont lieu principalement les dimanche, lundi et mardi gras; mais elles ne sont permises qu'après le signal donné par la cloche de Saint-Pierre, vers les trois heures

après midi. Rien de plus curieux que de voir devant chaque maison, des hommes, des femmes et des enfans, déguisés et tranquilles, attendre ce signal si désiré, le masque à la main. Au premier son de la cloche, chacun, comme d'un mouvement spontané, couvre sa figure du masque, et les rues, les places publiques sont obstruées d'individus déguisés, courant, chantant et faisant toutes sortes de pasquinades et de folies, tandis que les gens du bon ton, fort bien habillés, et masqués ou non, parcourent en calèche la longue rue du *Cours*, lançant, avec des cuillers de bois, recouvertes de papier d'argent, et recevant des nuées de confetti (espèces de petites dragées de plâtre, de la grosseur d'un pois vert). Jadis ces confetti étaient de véritables bonbons en sucrerie. C'était alors une galanterie que l'on faisait aux dames; actuellement c'est un jeu d'enfant, qui couvre les habits d'une grêle de taches blanches. On prétend qu'il se vend plus de deux mille quintaux de ces confetti, dans les trois jours de notre carnaval. Au coucher du soleil, tous les masques se retirent, les voitures rentrent, les rues et les places se désemplissent au son de l'*Angelus*, et, à une heure de nuit, la ville paraît aussi tranquille et aussi déserte que dans les tems ordinaires.

Durant ce tems de carnaval, il n'est aucune sorte de liberté qu'on ne se permette. Les satires, les sarcasmes et les pasquinades pleuvent contre les grands et même contre les princes de l'église. La police ferme les yeux là dessus, et elle a raison, d'autant plus que toutes ces plaisanteries ne vont pas plus loin que l'époque du carnaval, passé laquelle tout est oublié.

MÉLANGES.

M. DE WODENBLOCK.

(HISTOIRE MERVEILLEUSE.)

Connaissez-vous la ville de Rotterdam? Si vous l'avez seulement traversée, vous devez vous souvenir d'une maison à deux étages, située au milieu du faubourg attenant au canal qui conduit à La Haye et à Leyde. Je dis que vous devez vous rappeler cette maison, parce qu'on n'aura pas manqué de vous la montrer comme le lieu qu'habitait jadis un des plus habiles ouvriers qu'ait jamais produits la Hollande. Cet homme fabriquait, par état, des instrumens de chirurgie; mais il excellait dans toutes les parties de l'art mécanique. Nul ne sut jamais si bien que lui réparer les injures de l'âge ou les défauts de la nature. Par lui s'effaçait tout à coup chez les hommes du grand air l'inégalité des épaules et des hanches, et plus d'une belle dame, grâce aux artifices de son art, dissimulait le ravage des ans sous les trompeuses apparences d'un embonpoint juvénile; mais si maître Turningvort jouissait par toute la Hollande d'une brillante réputation, cette réputation était due surtout au talent admirable qu'il mettait à fabriquer des jambes de bois ou de liège. De bonne foi, en voyant la délicatesse et la grâce des membres artificiels que façonnait le merveilleux ouvrier, vous vous seriez demandé si, à tout prendre, mieux ne valait pas emprunter, pour couvrir, le secours d'une jambe de liège ou de bois, que de traîner laborieusement un pied tout déformé par les durillons et les cors, ou une jambe de chair et d'os rongée par la goutte.

Un matin que maître Turningvort achevait de tourner et de polir un coude-pied destiné à l'un des magnifiques seigneurs, un laquais entra dans son laboratoire, et l'invita à le suivre immédiatement chez M. de Wodenblock. Ce Wodenblock était un des plus riches marchands de Rotterdam. Turningvort prit donc aussitôt sa meilleure perruque, son chapeau à trois cornes, sa canne à pomme d'argent, et s'achemina vers le logis de l'illustre négociant.

M. de Wodenblock avait été lui-même l'artisan de sa propre fortune; et, comme il n'avait personne autant que lui-même, il prétendait jouir seul de l'opulence acquise par ses travaux. Or il lui était arrivé quelques jours auparavant de mettre à la porte un de ses cousins, pauvre diable qui poussait l'insolence jusqu'à venir lui demander l'aumône. M. de Wodenblock usait rarement de cérémonie avec ses parens pauvres, et, en poussant au cousin besogneux un argument *a posteriori*, pour lui faire descendre plus vite les marches de l'escalier, il avait eu le malheur de perdre l'équilibre, et de tomber, la tête la première, du haut en bas des degrés. Une telle chute l'étourdissait d'abord; puis, en revenant à lui-même, il trouva qu'il s'était cassé la jambe droite, et qu'il avait perdu trois dents.

M. de Wodenblock eut d'abord l'idée de poursuivre son cousin pour tentative de meurtre avec préméditation; mais comme il était naturellement humain et charitable, il se contenta de le faire mettre en prison pour dettes, avec la consolation de penser, sous les verrous, que sa femme et ses enfans conservaient leur liberté, pour mourir bientôt de misère et de faim.

Un dentiste se chargea de substituer aux trois vieilles dents perdues trois nouvelles dents bien longues et bien blanches; il les avait arrachées à un pauvre poète qui, n'en faisant que trop rarement usage, avait consenti à les céder pour dix sous pièce. L'habile dentiste entendait bien le commerce, et, pour ne rien perdre au marché, il vendit les trois dents trente louis à M. de Wodenblock.

Le plus habile chirurgien de Rotterdam fut appelé pour examiner l'état de la jambe cassée. Au milieu de sa visite, il se souvint que les cadavres étaient hors de prix, et qu'il lui manquait, en ce moment même, un sujet sur lequel il pût faire des démonstrations anatomiques à ses élèves; il n'eut donc garde de manquer une si belle occasion, coupa proprement et soigneusement la jambe, et l'emporta dans sa voiture, pour en faire l'objet de sa prochaine leçon. M. de Wodenblock considéra que, depuis l'âge de quatorze mois, il avait pris l'habitude de marcher et non de rester en place. Il était, d'ailleurs, de ces gens sur lesquels le mouvement d'une chaise à porteurs produit à peu près l'effet de deux grains d'émétique, ou d'un long mal de mer: son esprit était peut-être prévenu en faveur du procédé naturel au moyen duquel se meut le commun des hommes; par toutes ces raisons réunies, il envoya chercher notre ami Turningvort à sa maison sur les bords du canal, pour lui donner ses ordres relativement à la jambe artificielle destinée à remplacer celle qu'il avait jadis

reçue de ses père et mère, et que venait de lui enlever un si cruel accident.

L'artiste entra d'un air modeste dans l'appartement du riche bourgeois. M. de Wodenblock était couché sur un lit: sa jambe gauche, digne d'un zéphir d'opéra, était étendue dans toute sa longueur; un riche couvre-pied dissimulait l'absence de la jambe droite: «Turningvort, dit-il, vous avez entendu parler de mon accident; cet accident m'a donné la fièvre, et a jeté tout Rotterdam dans le trouble et la confusion.... mais passons sur ce triste souvenir.... Il faut que vous me fassiez une jambe; et il me faut, monsieur, la meilleure jambe que vous ayez fabriquée de votre vie.»

Turningvort fit un profond salut:

«Je ne m'inquiète pas du prix.....»

Turningvort salua encore plus bas:

«Pourvu que ma jambe surpasse tout ce qui sera jamais sorti de vos mains; je n'aime pas vos fuseaux de bois; faites-moi une jambe de liège, qu'elle soit légère et élastique, que ses ressorts soient plus nombreux et aussi délicats que ceux de la meilleure montre de Genève. Je n'en tends rien à votre métier, et ne saurais vous donner des instructions plus précises; mais il y a un point bien arrêté dans ma tête, c'est que j'aurai une jambe pour le moins aussi bonne que celle que j'ai perdue. Je sais que vous êtes capable de faire ce que je vous demande; et si vous réussissez, vous toucherez sur-le-champ cent ducats à ma caisse.»

Le Prométhée hollandais s'inclina de nouveau profondément, déclara que, pour plaire à M. de Wodenblock, il s'efforcerait de surpasser les plus parfaits ouvrages de l'industrie humaine, et promit d'apporter, dans l'espace de six jours, une jambe qui ferait envie aux jambes les plus élégantes et les plus agiles du commun des hommes.

Cet engagement, dans la bouche d'un tel ouvrier, n'était pas une vaine jactance. Aux travaux purement pratiques de son art, Turningvort joignait de hautes études spéculatives. Depuis long-temps il poursuivait un secret, objet des vaines et innombrables tentatives des plus grands génies; et ce secret, il croyait l'avoir enfin découvert dans la matinée même du jour où il fut appelé chez M. de Wodenblock. Comme tous ses confrères qui fabriquaient des jambes artificielles, il avait trouvé que la plus grande difficulté, pour atteindre la perfection, était d'adapter à une jambe de bois ou de liège des ressorts équivalant aux articulations naturelles, susceptibles d'être régis par la volonté, et propres à remplacer d'une manière satisfaisante l'admirable mécanisme du genou et du coude-pied. Il avait passé bien des années à chercher les moyens d'obvier aux inconvéniens, et quoiqu'il eût fait vers le but qu'il ambitionnait plus de progrès qu'un autre, c'était seulement depuis quelques heures qu'il se croyait enfin maître du grand secret. Il résolut d'appliquer pour la première fois à la jambe de M. de Wodenblock sa merveilleuse découverte.

Sur le soir du sixième jour (à compter du jour où Turningvort avait été mandé chez le riche marchand) l'habile artisan parut de nouveau devant M. de Wodenblock, impatient de sa venue; il apportait sous son bras la jambe magique soigneusement emballée: une certaine fierté brillait dans ses yeux gris, au moment où il produisit la jambe dégagee de toute enveloppe. Des heures se passèrent à détailler et à expliquer à l'heureux Wodenblock toutes les additions que maître Turningvort avait faites au mécanisme intérieur, et le résultat qu'elles devaient avoir. La soirée s'écoula de cette manière, en discutant l'action et la réaction des rouages et des ressorts, et lorsque vint l'heure de se retirer, Turningvort et Wodenblock étaient également satisfaits d'un si parfait ouvrage. A la sollicitation pressante de M. de Wodenblock, Turningvort consentit à passer la nuit là où il avait si agréablement passé la soirée, afin d'être à même d'apprécier le lendemain matin les mouvemens de la merveilleuse jambe, et de voir comment elle remplirait ses importantes fonctions.

En effet, le lendemain de grand matin, toutes les dispositions préliminaires ayant été prises, M. de Wodenblock sortit de sa maison et se mit à marcher dans la rue tout extasié de lui-même, et bénissant la puissance inventive de l'ouvrier qui avait pu lui faire une jambe si parfaite. Chacun manifestait hautement son admiration; car il n'y avait dans la démarche du riche marchand ni gêne, ni effort, ni roideur; toutes les articulations artificielles faisaient merveilleusement l'office des muscles et des nerfs. Personne ne se serait avisé de soupçonner une jambe factice sous les amples vêtements et le vaste haut-de-chausses du gros hollandais; et, n'eût été un léger tremblement occasionné par le mouvement rapide d'une vingtaine de petites roues qui tournaient incessamment avec célérité dans l'intérieur de cette jambe, ou bien encore un léger tic-tac semblable à celui d'une montre, mais seulement un peu plus fort, M. de Wodenblock aurait certainement oublié qu'il n'était pas, dans toutes les parties de sa robuste personne, exactement le même qu'il avait été jusqu'au jour où il avait imprudemment levé le pied pour faire à son cousin de si tendres adieux.

Il continua de marcher dans la joie de son cœur, jusqu'au moment où il arriva devant la Maison de Ville. Son vieil ami M. Vanouter, était au pied de l'escalier qui conduait à la porte principale, s'apprêtant à lui donner un bonjour cordial. M. de Wodenblock hâta le pas, et tous deux n'étant pas encore assez près pour s'embrasser comme de vrais amis, se tendirent la main en signe de félicitation. Wodenblock arriva bientôt jusqu'à l'endroit même où se tenait Vanouter; mais quel fut l'étonnement de ce digne homme lorsque, bien qu'il lui tendit la main, il le vit passer outre rapidement, sans s'arrêter même une seconde pour lui dire: «Comment vous portez-vous?» M. de Wodenblock n'était au reste nullement coupable de ce manque de politesse. Son étonnement à lui-même fut cent fois plus grand encore, lorsqu'il s'aperçut qu'il n'avait plus le pouvoir de régler les mouvemens ni la direction de sa jambe. Aussi long-temps que ses propres desirs s'étaient trouvés d'accord avec l'impulsion donnée à cette jambe par les rouages et les ressorts intérieurs, tout avait été au mieux. Contraint, sans qu'il s'en doutât, d'obéir à une puissance mécanique tout-à-fait indépendante de sa volonté, il avait cru pouvoir commander absolument à sa jambe devenue tout-à-coup rebelle.

Il aurait eu grande envie de s'arrêter pour causer avec M. Vanouter; mais la jambe diabolique allait toujours en avant;

et force lui fut de la suivre. Il tentait de se cramponner aux balustrades, aux murailles, aux maisons ; mais alors la maudite jambe tournait avec une telle violence, que dans la crainte de se disloquer encore les deux bras, le pauvre Wodenblock était contraint de lâcher prise, et de courir encore en avant.

Il commença de songer alors sérieusement à la triste tournure que prenaient tout à coup ses affaires. Son unique espoir était que la secrète et terrible puissance de cet ingénieux mécanisme s'épuiserait bientôt d'elle-même, que les mouvements de sa jambe se ralentiraient peu à peu, et qu'il pourrait alors reprendre tranquillement le chemin du logis. Cette espérance était, au reste, purement conjecturale ; et nul indice n'attestait encore qu'elle dût se réaliser.

À la fin, M. de Wodenblock, après avoir couru, comme un jeune fou, dans toutes les rues de Rotterdam, arriva sur les bords du canal de Leyde. Lorsqu'il aperçut la maison de Turningvort, il se mit à crier de toutes ses forces au secours. Turningvort parut à la fenêtre, et le regarda avec des yeux égarés. « Coquin, s'écria Wodenblock, arrive ici sur-le-champ ! tu ne m'as fait une jambe que pour me jouer un tour pendable. Cette jambe ne peut pas s'arrêter une seconde, elle n'a pas cessé de m'entraîner rapidement devant moi depuis que j'ai franchi le seuil de ma porte. Si tu ne viens pas toi-même m'arrêter, Dieu seul peut savoir jusqu'où je serai dans le cas d'aller... Coquin, que fais-tu là, la bouche bée ? Arrive ici sur-le-champ, et délivre-moi de ce supplice ; si tu tardes un instant, je serai déjà bien loin, et tu ne pourras plus m'atteindre. »

Le mécanicien arriva à toutes jambes, pâle et hors de lui-même. Il n'avait évidemment pas prévu cet inconvénient de sa précieuse découverte. Il ne perdit pas un moment pour s'efforcer de tirer M. de Wodenblock d'une si cruelle position. Wodenblock, ou plutôt sa jambe, courait toujours avec une excessive rapidité. Turningvort était vieux ; et ce n'était pas pour lui chose facile de suivre une allure si extraordinaire. Il parvint enfin à saisir le marchand par le milieu du corps, et l'enleva de manière à ce qu'il ne touchât plus à terre ; mais cet expédient n'eut aucun succès, car le mouvement de la jambe, plus violent que jamais, lui fit faire à lui-même, et en une minute, cinquante pas en avant, tout chargé qu'il fut d'un si pesant fardeau. Alors Turningvort remit à terre M. de Wodenblock ; et le retenant de toute la force de ses bras, il pressa violemment un petit ressort qu'on voyait un peu en saillie sur le derrière de la jambe. Au même instant, le malheureux Wodenblock partit avec la rapidité d'une flèche. Dans l'impétuosité de sa course, on le vit renverser en un clin d'œil huit marchandes de poissons et deux gros Anglais. Il appelait au secours, et poussait des cris lamentables : « Je suis perdu, dit-il : je suis perdu... je suis possédé du démon... un diable est renfermé dans cette jambe de liège... Arrêtez-moi ! pour l'amour de Dieu, arrêtez-moi... je n'en puis plus. » Personne ne voudrait-il mettre en pièces cette maudite jambe ? Turningvort ! Turningvort ! tu m'as assassiné. »

Turningvort était lui-même confondu et désolé ; il ne savait plus ce qu'il avait fait, ou plutôt il avait fait bien plus qu'il n'avait voulu faire. Il était tombé sur ses genoux, et, les mains jointes, l'œil hagard il regardait le plus riche marchand de Rotterdam, l'homme le plus compassé de la Hollande, qui courait maintenant comme un bœuf enragé le long du canal de Leyde, poussant des cris de désespoir avec toute la force de poumons que lui laissait l'épuisement d'une telle course.

Leyde est à plus de vingt milles de Rotterdam. Le soleil n'était pas encore couché, et les demoiselles Backschneider, assises près de la fenêtre de leur salon, vis-à-vis l'auberge du Lion d'or, prenaient tranquillement le thé, tout en saluant par intervalles les personnes de leur connaissance qui venaient à passer, lorsqu'elles aperçurent un homme qui courait comme un furieux au milieu de la rue. Sa figure avait toute la pâleur de la mort ; il ouvrait la bouche avec un mouvement convulsif, comme pour tâcher de reprendre l'haleine qui lui manquait. Mais cet homme ne se détournait ni à droite ni à gauche ; il continuait de courir avec la même impétuosité, et il était déjà bien loin avant qu'elles eussent seulement eu le tems de s'écrier : « Bon Dieu ! n'est-ce pas là M. de Wodenblock, le riche marchand de Rotterdam ? »

Le lendemain était un dimanche ; les habitants de Harlem, revêtus de leurs habits de fête, se rendaient tous à l'église pour rendre grâce à Dieu et entendre les sons merveilleux de leur orgue si connu dans toute l'Europe, lorsqu'un être à forme humaine traversa, avec la rapidité de l'éclair, la place du marché ; sa face était blanche, bleue, jaune, verte, de toutes les couleurs ; ses lèvres livides, ses dents déchaussées, et ses mains crochues. La foule, muette d'horreur, s'ouvrait sur son passage, et il n'y eut personne dans Harlem qui ne crût que c'était un corps innommé qui conservait, par un don surnaturel, la faculté de se mouvoir.

Ce cadavre hideux, et toujours emporté par la même force irrésistible, parut dans les villes, les villages, et au milieu des forêts de l'Allemagne. Des semaines, des mois, des années s'écoulèrent, et cette horrible figure continua toujours d'apparaître, par intervalles, dans les contrées septentrionales de l'Europe. Les habits que portait primitivement M. de Wodenblock tombèrent en lambeaux ; ses os se dépouillèrent de la chair qui les couvrait, et ce n'est plus maintenant qu'un squelette. La jambe de liège seule conserve toujours sa forme et ses contours arrondis, et n'a pas cessé de faire mouvoir le spectre auquel elle est depuis si long-temps attachée. Turningvort avait découvert le mouvement perpétuel, et les ressorts de cette jambe merveilleuse ne s'arrêteront jamais.

Dieu et les saints nous préservent de nous casser les jambes ! et puissions-nous ne jamais rencontrer un mécanicien comme Turningvort pour remplacer les membres que nous aurions perdus !

MADAME CATALANI.

Madame Catalani arriva, dans ce tems, à Paris, et causa un enthousiasme universel que je ne partageai pas entièrement. Sa voix est sans contredit le plus bel instrument que la nature ait jamais accordé ; mais sa méthode ne me paraît pas à beaucoup près aussi belle que celle de mesdames Pasta, Pisaroni et Malibran. Les difficultés seules ne forment pas le mérite

principal d'une cantatrice ; et c'est cependant le genre unique dans lequel madame Catalani m'a paru remarquable. Elle étonne, mais ne charme pas : ce n'est pas, je crois, atteindre le vrai but de la musique.

Un visage noble, une taille élevée, rendent madame Catalani une fort belle actrice ; sa bienfaisance, sa bonté, la plaçant au rang des femmes les plus estimables. On cite d'elle plusieurs actions qui doivent la faire généralement respecter, quand on les joint à une réputation qui n'a jamais reçu la plus petite atteinte.

On dit son esprit peu saillant ; on cite à l'appui de ce jugement plusieurs traits qui le justifient. On m'a conté qu'étant à Berlin, on l'engagea à dîner avec l'illustre et vénérable Goëthe. Elle demanda de quel instrument il jouait. — D'aucun, madame, lui répondit-on ; mais c'est un auteur extrêmement distingué, il a composé des ouvrages admirables, entre autres Werther. — Oh ! celui-là, je le connais, il m'a fait le plus grand plaisir. Je serai charmée de voir M. Goëthe, et de lui exprimer la satisfaction qu'il m'a causée.

Le salon se remplit, et on annonce enfin l'écrivain célèbre que le maître de la maison, grand seigneur prussien, s'empresse d'aller recevoir, et de faire placer près de madame Catalani. Elle reçoit de lui des compliments flatteurs sur l'extrême désir qu'il a de l'entendre, sur tout ce qu'on lui a dit de son talent. Ne voulant point être en reste avec un homme remarquable, elle lui parle sur-le-champ de l'effet qu'a produit sur elle l'incomparable Werther. Il m'a intéressée au-delà de toute expression, Monsieur, et je regrette bien que vous ne l'ayez pas vu jouer à Potier, votre digne interprète. Un éclat de rire général suivit cette singulière phrase, que ne pouvait comprendre Goëthe, ignorant probablement que l'on s'était avisé de parodier la sentimentalité de son roman favori.

Je vis dans le même salon mesdames Grassini et Catalani. J'avoue que l'expressive figure de la première me plaisait infiniment plus que celle, plus régulière peut-être, mais moins agréable, de sa rivale de gloire. Son chant entraînant me paraissait aussi préférable à ce feu d'artifice de traits, dont il ne restait rien après avoir entendu madame Catalani, si ce n'est l'étonnement de ce que des poumons et un gosier pussent résister à de telles fatigues.

Madame Grassini a beaucoup d'esprit et de grâce dans sa manière originale de parler le français. Son accent italien prête un charme infini à ce qu'elle raconte, et l'on serait en vérité fâché qu'elle parlât autrement.

Arrêtée près de Naples par des brigands qui la dévalisaient, elle essaya d'abord de les toucher ; voyant que tout était inutile, et qu'ils fouillaient toujours dans tous les coins de sa voiture : Oh ! je vous en prie, mes bons brigands, leur disait-elle, prenez tout ce que je possède ; mais laissez-moi, je vous en prie, une chose que j'aime plus que vous ne pouvez faire ; c'est le portrait de notre cher gouvernement. Je ne veux pas les diamans, mais laissez-moi le portrait. Ils brisèrent et gardèrent en effet le portrait du médaillon qui contenait le portrait de Napoléon, et lui rendirent cette image chérie ; ce qu'elle citait comme le plus beau trait du monde.

Je voyais aussi très-souvent Girodet, dont le talent a été si tôt perdu pour sa patrie qu'il illustrait aussi par un beau caractère, un esprit vif et brillant, et une instruction peu commune. Assez heureuse pour l'avoir reçu chez moi, dans une grande intimité, je puis attester que je ne lui ai jamais entendu dire de mal de ses rivaux. Il rendait justice à tous, et discutait, avec une rare impartialité, le mérite de chacun d'eux. Il parlait peu de lui, moins encore de ses tableaux ; mais en revanche, il causait avec plaisir de son exécution sur le violon. Passionné de musique, il en faisait chez lui tous les dimanches, et avouait que rien ne pouvait être comparé à ces concerts dont il voulait être le plus brillant virtuose. « Venez-y un jour, me dit-il en riant, et si vous avez le courage de rester jusqu'à la fin du premier quatuor, je vous déclarerai la plus intrépide femme du siècle. » On m'assura qu'en effet rien n'était si pitoyable que le charivari qui s'entendait pendant quatre heures de suite dans cet atelier plein des chefs-d'œuvre du premier violon. Je préférerai conserver ma réputation de poltronnerie, et n'entrer chez Girodet que pour admirer !

Il nous expliqua pourquoi, dans quelques uns de ses plus beaux tableaux, on a critiqué, avec justice, un coloris sombre et verdâtre. Rarement content de ce qu'il faisait, il réfléchissait constamment au moyen de faire mieux. Au milieu de la nuit, saisi d'une espèce de fièvre inspiratrice, il se levait, faisait allumer des lustres suspendus dans son atelier, plaçait sur sa tête un énorme chapeau couvert de bougies, et dans ce comique costume, peignait des heures entières. Peut-on le blâmer de cette bizarre manie, lorsqu'on sait que le Déluge et Endymion furent peints ainsi ? Cette défiance de lui-même, qu'il portait à l'extrême, lui a causé des chagrins très-vifs qui ont, dit-on, commencé à détruire sa santé. Il ne croyait jamais avoir atteint la perfection que tout le monde reconnaissait dans ses immortels ouvrages, et le regret de n'y pas parvenir empoisonnait sa vie. Quelle leçon pour la médiocrité qui, à chaque exposition, assomme le public de tableaux détestables !

(Mémoires contemporains.)

LE PREMIER SOURIRE DE LA VICTOIRE,

OU M. DE BOURMONT ET SON HISTORIOGRAPHE,

Conte fantastique, genre à la mode.

Le mauvais est une bien bonne chose.

(La scène se passe à fond de cale, la veille du combat.)

M. de Bourmont : Ah ! ça, voyons, où en sommes-nous de nos succès ?

L'historiographe : Voici votre première victoire, Monseigneur, je l'ai terminée cet après-dîner.

M. de B. : Lisez-moi ce petit morceau ; je ne serais pas fâché de savoir d'avance comment tout cela va se passer.

L'histor. (lisant) : « La flotte française était à une portée de canon d'Alger, en regard des batteries ennemies, et tout présageait un combat sanglant. »

M. de B. : Mettez : des plus sanglants... Combat sanglant, ça traîne partout... on dirait que vous parlez de la guerre d'Espagne.

L'histor. : « Le Pélican, la Cigogne et le Chameau se

promenaient tranquillement à peu de distance des côtes. Le « Fésuve et le Volcan se dandaient à l'aile droite, tandis que « l'Alerte et le Coureur restaient immobiles à l'aile gauche. » Quant au Marsouin, monté par Son Excellence, il marchait majestueusement en avant de la flotte, prêt à fondre... »

M. de B. : Qu'est-ce que vous dites donc là... ? Le Marsouin en avant !... Vous autres, historiographes, vous nous mettez toujours en avant !

L'histor. : Voulez-vous, Monseigneur, que je vous mette sur les derrières... ?

M. de B. : Non pas, non pas. Eh mon Dieu ! placez-moi de manière à ce que, pendant le combat, je puisse me porter d'un côté ou de l'autre, suivant la circonstance.

L'histor. : C'est assez difficile : je ne puis faire que le Marsouin ou vous, Monseigneur, ce qui est tout un, n'occupez ni l'avant ni l'arrière, ni le centre de la flotte.

M. de B. : Eh bien ! doac, mettez-moi dans un endroit quelconque, mais de façon que je puisse, en cas de malheur, me ravitailler sur le Vaisseau-Restaurant.

L'histor. : Soit ! (écrivait) : « Le Marsouin, monté par Son Excellence, voguait majestueusement dans un endroit quelconque, d'où l'on pouvait tout voir au moyen d'une lunette acromatique. »

M. de B. : Bien, très-bien... cela fera de l'effet sur ma lithographie, car je ne doute pas qu'on ne me fasse les honneurs de l'exposition publique, au moins chez M. Martinet. Mais il me faut aussi le mamelon de rigueur, d'où je puisse voir le combat ; entendez-vous ! je veux un mamelon ; il me faut un mamelon.

L'histor. : Je serais enchanté de pouvoir vous offrir un mamelon, mais, autant que je puis m'en souvenir, nous sommes sur mer, et...

M. de B. : Diable ! tant pis ! j'aimerais bien autant que nous n'y fussions pas. — Mais pourtant si je voulais absolument un mamelon, je ne vois pas trop ce qui pourrait s'opposer à ma volonté ; car enfin je suis général en chef ou je ne le suis pas : il n'y a pas de milieu. Répondez, historiographe.

L'histor. : C'est vrai, Monseigneur, et puisque vous tenez au mamelon, va pour le mamelon : vous êtes servi.

M. de B. (d'un ton solennel) : A la bonne heure ! Continuez, historiographe !

L'histor. : « Les batteries de la flotte algérienne nous ayant lâché une bordée générale, et coulé à fond une quinzaine de frégates, le commandant en chef commença à soupçonner qu'il serait bien possible que l'armée ennemie eût peut-être le projet d'en venir à une attaque prochaine. En conséquence, un conseil de guerre fut convoqué par lettres missives remises à bord de chaque bâtiment. Après deux heures de délibération, il y fut décidé, à la majorité d'une voix, que la chose n'était point indigne d'être prise en considération. En effet, quelques instans après, le Dey se trahit lui-même... »

M. de B. : Comment ! le Dey se trahit lui-même ? cela n'est pas vrai. Le Dey ne peut pas se trahir lui-même ! il doit avoir un général en chef...

L'histor. : Sans doute... mais nous n'en sommes pas encore là... j'ai voulu dire seulement que quelques dispositions de ce général en chef avaient trahi les plans du Dey...

M. de B. : C'est différent, la chose est très-possible. Cela s'est vu quelquefois. Continuez, et venez promptement au fait. Je suis pressé de connaître mes actions d'éclat.

L'histor. : « La flotte du Dey acheva de s'ébranler ; le combat devint général, et alors il ne fut plus possible de concevoir le moindre doute sur les projets hostiles de l'ennemi. L'action fut chaude : elle dura cinq grands quarts d'heure, et le champ de bataille fut jonché de morts... »

M. de B. : Non, non, mettez l'Océan.

L'histor. : « L'Océan fut jonché de morts. La perte de l'ennemi fut considérable. La nôtre se borna à quelques plumets, que même on retrouva le lendemain, et à deux ou trois marmittes qui s'évanouirent à bord du Brick-Restaurant. »

« Parmi les actions d'éclat qui ont signalé cette première affaire, nous citerons plus particulièrement les suivantes : — Thomas Lafleur, fîfre au 218^e, qui a eu le courage d'être emporté par un biscaïen. — François, dit Lamitraille, canonier, qui, manquant de boulets et ayant déjà perdu un bras, s'est coupé l'autre pour en charger sa pièce. — Pierre Caudoche, dit le tapageur, qui a pris un vaisseau à lui tout seul, en a chassé tout le monde et a continué de se battre, quoiqu'il eût été tué depuis un quart d'heure. — Les quatre fils de M. de Bourmont qui ont fait des prodiges de valeur comme aides-de-camp de leur père. Le premier a été dire au second qu'il eût à annoncer au troisième qu'on ne savait ce qu'était devenu le quatrième. — Enfin, un fait qui prouve bien la supériorité de la tactique européenne sur celle des nations barbaresques, c'est le combat à outrance qui a eu lieu, après le débarquement, entre un tambour-major et un serpent boa. Au moment où le reptile ouvrait la gueule pour avaler le tambour-major, ce dernier lui a passé sa canne au travers du corps, et l'a fait prisonnier. L'ennemi, frappé de stupeur à un pareil spectacle, s'est enfui, et la ville a été prise d'assaut sans coup férir. »

Voilà tout, Monseigneur.

M. de B. : Comment, voilà tout ! et moi donc ?

L'histor. : Plait-il, Monseigneur ?

M. de B. : Je vous dis, et moi donc ? Je crois que c'est clair : est-ce que je ne dois pas me distinguer aussi ? que diable ! quand de simples soldats font des prouesses, il me semble qu'un général en chef peut bien se permettre aussi sa petite action d'éclat.

L'histor. : Ce n'est pas indispensable ; mais si Monseigneur y tient absolument... il n'a qu'à choisir, parmi tout ce qui s'est fait de remarquable, ce qui lui conviendra le mieux. Par exemple, Monseigneur veut-il, comme son quatrième fils, avoir été égaré pendant le combat ?

M. de B. : Non, non, cela m'est déjà arrivé ; on dirait que je fais toujours la même chose ; pas de pléonasme.

L'histor. : Monseigneur veut-il se battre aussi avec un serpent boa ?

M. de B. : Ah ! fi donc !... c'est trop canaille !

L'histor. : Diable !... je ne sais pas comment vous pourriez...

vez vous distinguer... c'est difficile!... Eh! mais, j'y pense, si Monseigneur tunit le Dey d'Alger!...

M. de B. : Bien, bien, très-bien!... c'est cela!... seulement, un seul Dey, ce n'est pas assez, c'est un peu mesquin. Dites que j'en ai tué deux.

L'Histor. : Deux!... c'est impossible, Monseigneur.

M. de B. : Impossible! et pourquoi?

L'Histor. : Parce qu'il n'y a qu'un seul Dey à Alger.

M. de B. : Cela ne prouve rien, mon cher ami, car enfin, raisonnons; une supposition qu'il y aurait deux Dey à Alger.

L'Histor. : Oui, mais il n'y en a qu'un.

M. de B. : Je sais bien, mais une supposition qu'il y en aurait deux... car vous en convenez, il pourrait y en avoir deux; donc, s'il serait possible qu'il y en eût deux, il est possible aussi que j'en aie tué deux. Je ne sors pas de là, moi.

L'Histor. : C'est vrai, Monseigneur; et même, pour peu que vous y teniez, j'en mettrai trois.

M. de B. : Non, non, c'est assez de deux. Il ne faut pas tomber dans l'invraisemblance. THILLY.

LE NAIN DE STANISLAS.

« Je ne veux pas quitter la cour de Lunéville sans parler d'un phénomène que j'eus occasion de voir et qui, après m'avoir inspiré un grand effroi, me divertit beaucoup. On avait apporté au roi Stanislas un nain, âgé de quatre ans, et n'ayant que seize pouces de taille, mais fort bien proportionné et d'une jolie figure. Son nom était Bébé. Madame la duchesse Ossolinska l'avait ainsi baptisé. Autant il semblait que la nature se fût montrée parcimonieuse dans la construction du corps de cet enfant, autant elle paraissait lui avoir départi volontiers les charmes de l'esprit, la grâce et la finesse; à tout instant il nous donnait lieu d'admirer des preuves d'une sagacité et d'un discernement peu commun à cet âge. A ces bonnes qualités, se joignait un peu de malice et d'espièglerie, se plaisant à casser des porcelaines, et n'étant jamais plus heureux que lorsqu'il avait fait passer quelque objet de poids, tels qu'un couteau ou une clef, à travers un carreau de vitre, dont les morceaux en tombant faisaient naître en lui des éclats de rire inextinguibles.

On lui avait construit, dans une chambre voisine du cabinet du roi, un magnifique hôtel, que bien entendu il occupait à lui seul, ayant grand soin de fermer la porte à double tour chaque fois qu'il rentrait pour se coucher. Quand il était de mauvaise humeur, il tirait les rideaux de ses fenêtres, et répondait à ceux qui venaient le demander de la part du roi : « Dites que je n'y suis pas. »

Un jour que l'ambassadeur du roi de Prusse était venu faire sa cour à Stanislas, ce prince désirant présenter à l'excellence la petite curiosité humaine, envoya Gregory, son valet de chambre, à l'hôtel Bébé, prier monsieur de vouloir bien se rendre au cabinet du roi. Le nain, qui la veille avait mangé beaucoup de sucre trempé dans la tasse de café de Madame de Linanges, avait mal reposé pendant la nuit, et le bruit que faisaient sur le parquet les gens qui passaient devant son hôtel ne lui permettant pas de dormir pendant le moment de la réception, monsieur n'était pas disposé au métier de courtisan. Le premier message du roi n'ayant pas eu de résultat, un second fut envoyé avec promesse d'une veste de hussard. Pas plus de réponse. Le petit bonhomme voulant faire croire qu'il était sorti, avait laissé ouverts tous les rideaux de sa cage, bien barricadé portes et fenêtres, et il laissait les gens du roi faire le pied de grue devant l'hôtel. Inquiet de ce silence, le roi, accompagné de l'ambassadeur, alla frapper lui-même à la porte de Bébé, et le nain n'ayant pas reçu plus poliment sa majesté qu'il n'avait accueilli les envoyés, — M. de Keller, dit Stanislas à l'ambassadeur, passez de ce côté-là, et nous allons lever ensemble l'hôtel. Les appartements de Bébé n'avaient pas d'autre parquet que celui des appartements du château, en sorte que le roi et M. de Keller ayant enlevé les murs et le toit de l'hôtel, le maître se trouva tout à coup en plein air de salon, et entouré de la foule des courtisans qui, partageant les craintes du roi, étaient venus assister à l'entreprise. Un homme occupé à ranger le vin de sa cave, qui, en relevant la tête apercevait tout d'un coup sa maison dans l'nuage, ne serait pas plus effrayé que ne le fut le pauvre petit en voyant s'enlever la maison qui demeurait suspendue entre les mains du roi et de l'ambassadeur. Il poussa des cris et témoigna une frayeur qui divertit beaucoup l'assemblée entière.

Une autre fois ce fut l'épave de madame de Villancourt qui, trouvant la porte de Bébé toute grande ouverte, ne fit aucune difficulté d'y entrer. Le nain épouvanté de se trouver ainsi seul à seul avec un colosse de son espèce, se mit à pousser des cris perçants, appela tous les gardes à son secours, et sans attendre davantage sauta par la fenêtre; mais le chien, épouvanté des cris du maître de la maison, avait déjà gagné la porte, si bien qu'ils se sauvaient chacun de leur côté effrayés l'un de l'autre.

GRAND FESTIN

Donné dans le mois d'août 1520, par la ville d'Harfleur, à François Ier, roi de France.

	liv. s.
Pour quinze douzaines de pains à 2 sous la douzaine,	1 10
Pour perdrix, canards, royaux de coqs, plouviers et autres sauvagesons.....	7 15
Quatre gigots de mouton à 2 sous 6 deniers la pièce.....	10
Deux moutons à 16 sous pièce.....	1 12
Six tartes à 3 sous pièce.....	18
Huit livres de lard à larder à 2 sous la liv.....	16
Une douzaine de verres à pied.....	9
Cinquante-sept gallons de vin à 2 s. 2 d. le pot.....	14 5
Un position de vin clair de Orléans.....	8
Pour avoir eu l'honneur de régaler un roi de France et sa suite.....	35 15
De plus au fourriers.....	8
Aux laquais du seigneur-roi.....	6
Total de la dépense.....	49 15

LL. MM. Siciliennes ont assisté au théâtre Français, dans la loge de M. le duc d'Orléans, à la représentation d'Athalie.

Le public a applaudi à diverses reprises ces admirables vers, éternelle leçon des puissances de la terre :

De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse,
Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse,
Bientôt ils vous diront que les plus saintes lois,
Maîtresses d'un vil peuple obéissent aux rois;
Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même;
Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême;
Qu'aux larmes, au travail, le peuple est condamné,
Et d'un sceptre de fer veut être gouverné.

On aime à se rappeler ces vers et quelques autres dans lesquels Racine a fêté les odieuses maximes du despotisme, pour pardonner à ce grand poète la profonde douleur que lui fit éprouver sur la fin de sa vie, un regard dédaigneux de Louis XIV.

ANNONCES.

AVIS.

Le docteur V. GUILLOU, ayant définitivement fixé sa résidence à New-York, a l'honneur de prévenir le public, qu'on pourra le consulter tous les jours à son domicile No. 111 Broadway. L'expérience qu'il a acquise par un long séjour sur la côte du Mexique, et dans les Indes occidentales et l'étude particulière à laquelle il s'est livré des maladies ordinaires dans ces climats, le mettent à même de donner des conseils salutaires aux personnes qui auraient l'intention de les habiter. Les français et les espagnols ignorant la langue anglaise, pourront consulter le Docteur Guillou dans leur propre langue. Il se réfère :

à New-York, aux docteurs	Alex. H. Stevens, J. W. Francis, J. J. Graves,	Professeurs de l'université de Maryland.
à Philadelphie	R. Laroche, Thos. Harris	
à Baltimore	Samuel Baker R. W. Hall	
	V. Potter, etc.	

Le docteur Guillou recevra volontiers dans son étude, deux élèves en médecine, ou un plus grand nombre, qui indépendamment des moyens qu'ils trouveront chez lui de se perfectionner dans leur profession, auront la facilité d'y acquérir sans frais la connaissance des langues française et espagnole. 41

Le soussigné vient de recevoir un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels :

Cours complet d'études élémentaires pour les enfants; par L. Gaultier, 22 volumes in-18, 6 volumes in-12; 7 cahiers in folio et plusieurs boîtes et étuis. Le tout renfermé dans une boîte, coûte..... \$20
Girodet-Trioson, œuvres posthumes poétiques et didactiques..... 10
Humboldt (A. de), essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne; 2me édition, 4 vols. in-8, avec un atlas géographique et physique composé de 20 planches, grand in-folio, 1827..... \$30
— Les 4 volumes sans atlas..... 10
— L'atlas séparément..... 32
Galerie des antiques du Musée, 1 vol. grand in-8, avec 95 planches..... 4
Légende, le Mente des Femmes et autres Poésies..... \$1,75
Pascal, Pensées, 2 volumes in-18..... 85c
Cours de Littérature Française, par M. Villemain, 4 forts vols. in-8.
Cours d'Histoire Moderne; par M. Guizot; 4 forts vols. in-8.
Foreign and Classical Bookstore,
CHARLES DE BEHR, Director,
108 Broadway, New-York,
32 South-sixth-street, Philadelphie.

34—

HOTEL DU COMMERCE.

No 76 Broad-st. New-York.

MM. WEYER et BROSSARD ont l'honneur d'informer le public que cet Hôtel, un des plus vastes de cette ville, tenu depuis longtemps par M. Collet, vient d'être entièrement restauré par leurs soins.

Messieurs les voyageurs et toutes les personnes qui voudront bien l'honneur de leur présence, y trouveront toujours des appartements élégants, de la plus grande propreté et disposés pour recevoir des familles entières; une table délicate, abondante et variée; des vins de premier choix; un Café à la Française, où se trouveront les journaux des principales places d'Europe et d'Amérique; des Bains, bien tenus; enfin, tous les soins et renseignements d'agrément et d'utilité.

Les propriétaires entreprennent, à toute heure, des repas de commande.

La table d'hôte est servie à 3 heures.

Nota. Les langues française, anglaise, espagnole, italienne, allemande et portugaise sont indistinctement parlées dans l'hôtel. 41—15 f

AVIS IMPORTANT.

M. JEAN-BTE. REY vient de former dans Church-street, No. 104, un entrepôt de diverses DENRÉES DE PROVENCE, telles que Vin rouge de la Malgue, Eau-de-vie blanches et colorées, Capres, Olives, etc., toutes exclusivement récoltées dans les propriétés que son père possède à Toulon. L'exposition avantageuse du sol, et les soins que son père ne cesse de se donner pour obtenir de ses vignobles une liqueur aussi agréable que salubre, enhardissent M. Rey à annoncer au public la qualité de vin la plus supérieure, et lui permettent, vu l'économie des frais, de lui offrir à 4 shillings le gallon, ou dix cents la bouteille.

On trouvera également chez lui des Saucissons d'Arles, du Savon de Marseille et des Chataignes blanches, le tout de premier choix, et qui, ainsi que les denrées récoltées et mentionnées plus haut, sont à des prix très-modérés. 40—5 f

LIBRAIRIE FRANÇAISE DE THOISNIER DESPLACES,
A Paris, rue de l'Abbaye, No. 14 faubourg St-Germain,
A New-York, corner of Exchange-place & William-st. No. 32.

Collection de MANUELS formant une Encyclopédie des Sciences et Arts, format in-18°, se vendant séparément.

Histoire de Napoléon, par M. de Norvins, troisième édition, revue, corrigée et augmentée par l'auteur; 4 gros volumes in-8, ornés de Portraits vignettes, Cartes et Plans.

Biographie Universelle, ancienne et moderne, ou Histoire, par ordre alphabétique, de la vie publique et privée de tous les hommes qui se sont fait remarquer par leurs écrits, leurs actions, leurs talents, leurs vertus ou leurs crimes.

Annuaire Historique Universel (années 1818 à 1828 incluses), avec un Appendice contenant les actes publics, traités, etc., etc.

Ouvrages complètes de Buffon, mises en ordre par M. le comte de Lacépède, enrichies par ce savant d'une vue générale des progrès des sciences naturelles; nouv. éd., ornée du portrait de l'auteur et de 245 belles gravures. 26 volumes in-8o.

Histoire Naturelle des Quadrupèdes, Ovipares, Serpens, Poissons et Cétacées, par M. le comte de Lacépède; 5 vol. in-8o, ornés de 115 planches, ouvrage faisant suite aux éditions de Buffon.

Les prix sont ceux de France auxquels on ajoute les frais de douanes et transport.

La maison se charge de toutes commissions ou recouvrements sur l'Europe.

VALENTIN PELLETIER a l'honneur de prévenir le public qu'il a transporté son magasin d'ÉPICERIES au No. 7 Barclay street, où il continue de tenir et de vendre

Vins français et étrangers,
Liquors de toutes sortes, de première qualité,
Conseillers d'Europe
Fromages de toute espèce, etc., etc.

Il se charge, comme auparavant, de mettre en bouteille les Vins et autres liquides. Ses prix sont très-modérés. 21—3 ms

Une ou deux personnes (gentlemen) ayant besoin d'appartements garnis, en trouveront de très-propres, et agréablement situés, dans une maison occupée par une famille peu nombreuse.

S'adresser au No. 60 Chapel street, troisième maison au nord de Reed street. 41—1 f

AVIS.

M. JOSEPH COLLET vient d'ouvrir un magasin de VINS au No. 133 Greenwich street. On trouvera dans son établissement toutes espèces de Vins et Liqueurs, qu'il vendra au plus bas prix possible, et pour donner une idée de ces prix, il fait savoir qu'il délivrera en ville, des Vins rouges, de bonne qualité, à \$1 23 la douzaine de bouteilles; et à 50 cents par gallon, pris par damejeannes.

On trouvera également au même établissement, de l'huile fine des prunes, figues, amandes, raisins, olives, capres, anchois, sucre, café, lentilles, fromage, et autres articles; et outre les vins français, un assortiment complet de vins de Madère et de Porto, et le tout sera vendu aux prix les plus modérés.

COMPAGNIE D'ASSURANCE SUR LA VIE ET DE DÉPÔTS, A NEW-YORK.

(New-York Life Insurance and Trust company, 38 Wall-st.)

Les commissaires de la compagnie d'Assurance sur la Vie, et de dépôts, de New-York, préviennent le public qu'elle est prête à commencer ses opérations; en conformité des dispositions énoncées dans sa charte.

1° Elle assurera la vie, et fera vente et achat d'annuités.

2° Elle recevra l'argent en dépôt, en payera l'intérêt, et le cumulera au capital.

3° Elle réglera les biens confiés à ses soins.

Sous le premier rapport, elle a en vue de faciliter ceux qui s'inquiètent des moyens de s'assurer un bien-être dans un âge avancé, ou qui s'intéressent à celui d'une femme, d'un enfant, ou d'un ami, et qui ne possèdent pas le capital nécessaire pour atteindre l'objet de leurs desirs; elle les met à même de le réaliser sans qu'ils soient exposés à éprouver des inconvénients, ou des privations immédiates.

Le second comprendra la réception de fonds en dépôt, dont le produit sera réparti suivant les vues diverses ou les besoins de ceux qui auront déposé; le capital sera remis à l'expiration du terme convenu, à la personne qui en aura fait le versement, à ses représentants légaux, ou à la personne désignée dans l'acte de dépôt.

La compagnie recevra l'argent en dépôt, et en donnera des récépissés aux conditions suivantes :

On ne recevra aucune somme au dessous de cent dollars, et la compagnie ne payera aucun mandat au-dessous de cette somme, à moins qu'il ne soit tiré pour solde de compte.

Tous les fonds placés en dépôt pour un terme moindre d'un an, seront déposés pour plusieurs mois, et dans tous les cas pour deux mois au moins à compter du jour du dépôt.

On payera un intérêt de trois pour cent l'an, sur toutes les sommes versées en dépôt pour un terme qui n'excèdera pas quatre mois. Si le dépôt est fait pour plus de quatre mois, mais pour moins d'une année, l'intérêt sera alloué à raison de quatre pour cent l'an; et si le dépôt doit excéder le terme d'une année, on conviendra spécialement du taux de l'intérêt.

Dans les cas où tous les fonds mis en dépôt n'auront pas été retirés à l'expiration du terme fixé, ils seront laissés en mains de la compagnie pour un autre terme qui ne sera pas moindre de trente jours, et l'intérêt sera reconnu, comme si le dépôt avait été fait originairement, pour cette période additionnelle.

Lorsqu'un dépôt aura été effectué pour plus d'un an, on pourra s'entendre pour que le paiement de l'intérêt ait lieu avant l'échéance de remboursement du capital, soit annuellement, par semestre, ou tous les trois mois. Si le dépôt est fait pour moins d'un an, aucun intérêt ne sera payé avant l'époque déterminée pour le remboursement du capital.

La troisième branche d'opérations s'étend à l'exercice des curatelles en vertu de dernières dispositions testamentaires, et pour l'avantage des mineurs; à prendre charge des propriétés et des effets des débiteurs insolubles, des corporations dissoutes, ou dont l'action est suspendue; à la gestion des biens des lunatiques, et à agir à titre d'assignation dans l'intérêt de créanciers.

Pour de plus amples renseignements sur la nature des opérations de la compagnie, et la manière dont elles seront traitées, les commissaires se réfèrent au prospectus publié ce jour, dont copie sera remise, ou envoyée au domicile de toute personne qui en fera la demande au président. Toutes les lettres d'affaires adressées au Président devront être affranchies.

Heures de Bureau, de dix heures du matin, à trois de l'après midi. WM. BARD, Président.

FONDERIE EN CARACTÈRES D'IMPRIMERIE.

WM. HAGAR et Cie. ont transporté leur fonderie du No. 20 aux Nos. 29 et 31 Gold-street. Ils ont un assortiment complet de caractères qu'ils offrent aux prix suivants.

Six lignes au-dessus de Pica, au même prix que partout ailleurs.	
Pica.....	36 cents.
Long-Primer.....	40
Bourgeois.....	46
Nonpareil.....	90
Small Pica.....	8 cents.
Brevier.....	56
Minion.....	70
Pearl.....	\$10
Diamond.....	\$2.

A six mois de crédit, ou à 7 1/2 pour cent d'escompte. Ils prennent de vieux caractères en paiement, à raison de 9 cents la livre.

Wm. Hagar et Cie. appellent l'attention des Imprimeurs à leur nouveau métal qu'ils garantissent supérieur à tout autre employé dans ce pays, et qui est de 10 à 12 p. c. plus léger que l'ancien. Ils ont de nouveaux moules depuis le Pica jusqu'au Diamond, et sont agents de M. Samuel Rust, inventeur de la presse dite Washington Press, qu'ils vendront à un prix modéré.

AUX AMATEURS DU BON GOUT.

A. C. SMETS et Cie., Broadway, No. 258, s'exerçant toujours à réunir chez eux toutes les Graces, tellement favorisées par les Dames, ont le plaisir d'annoncer qu'ils viennent de recevoir des envois de leurs agents en Europe, qui surpassent, par l'élégance et la grace des articles, tout ce que l'on a vu jusqu'à présent; les Dames sont invitées de venir partager l'admiration que ces nouveautés inspirent. Les brillantes robes de bal sont d'un goût rare; les dessins exquis des riches voiles de blonde et de dentelle sont surprenants. Les broderies, les boas, les bonnets, les écharpes, les pèlerines, les cravattes et les canezons sont les produits des plus célèbres fabriques. Enfin dans leur joli magasin se trouve tout ce qui peut plaire à ce goût délicat qu'offrent à nos yeux les toilettes charmantes des Dames de l'Amérique.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Le Courrier des États-Unis paraîtra tous les samedis et mercredis.—Le prix est de huit dollars par an, payables à l'expiration du premier semestre, non compris le port.—Les souscriptions subsisteront jusqu'à la notification régulièrement faite que l'abonné veut cesser de l'être. Néanmoins, tout nouveau semestre commencé sera achevé.—Les personnes qui habitent des lieux où le Journal n'a pas d'agents, sont tenues de payer d'avance le montant de leur souscription.

On souscrit : à New-York, au bureau du Courrier des États-Unis, No. 7 Broad-Street, où les lettres, communications et envois doivent être adressés, francs de port, à MM. les Éditeurs du Courrier des États-Unis ou à M. Wm. A. WISHART, Caissier du Journal.

PRIX DES ANNONCES.

Par abonnement à l'année \$20, avec le Journal.
\$15, sans le Journal.

\$1 pour chaque insertion n'excédant pas un carré d'ies, pour la première fois et 50 cents pour chacune des fois suivantes.